

LES FEMMES DE MOLIÈRE

A THESIS

PRESENTED TO

THE GRADUATE STUDIES COMMITTEE

THE UNIVERSITY OF MANITOBA

IN PARTIAL FULFILMENT

OF THE REQUIREMENTS FOR THE DEGREE

MASTER OF ARTS

---

KENNETH G. HOWARD

## TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE	PAGE
1 LA SOCIÉTÉ FÉMININE AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE	3
11 A) LES FEMMES DANS LA VIE DE MOLIERE	13
B) QUALITÉS GÉNÉRALES DES FEMMES DE MOLIERE	21
111 LE MARIAGE	25
1V L'ÉDUCATION DES FEMMES	37
V LES ÉPOUSES	45
VI LES SERVANTES	59
VII LES FILLES	72
VIII CONCLUSIONS	90
BIBLIOGRAPHIE	92

## CHAPITRE 1

### LA SOCIÉTÉ FÉMININE AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

Le génie littéraire de Molière se révèle dans un grand nombre d'oeuvres poétiques; on y goûte le comique aussi bien que la peinture satirique des moeurs de son temps. La société au dix-septième siècle aussi bien que la vie humaine elle-même y sont représentées par des tableaux très vivants. La nature humaine y est peinte avec ses pensées, ses passions, ses espoirs et ses conflits.

Riche en expérience et en observation, c'est en connaisseur que cet écrivain comique pouvait parler des femmes. Il savait deviner leurs désirs les plus secrets, il connaissait leurs moyens adroits et subtils d'arriver au but qu'elles se proposaient, mais surtout il comprenait leur caractère tout entier. Dans ses pièces il a étalé devant nos yeux tout le panorama de la vie féminine. Nous ne pouvons pas ici montrer tous les côtés du génie de Molière, mais nous nous proposons dans cette étude un double but; d'abord, de discuter l'importance et la position des représentantes du sexe féminin dans les comédies de notre écrivain et aussi de montrer l'usage que fait le poète de ces femmes pour faire ressortir les travers et les maux de son temps.

L'arrière-plan sur lequel se détachent si pleines de relief toutes les oeuvres dramatiques de Molière est la vie réelle, celle de son époque, celle de Louis XIV et de sa cour. Pour comprendre son théâtre, il faut connaître la société telle qu'elle était dans la réalité contemporaine de l'auteur.

La période de Molière, qui va de 1659 à 1673 est celle d'une royauté absolue, celle d'un roi, Louis XIV, impérieux et tyrannique, devient et reste le maître du monde français. "Lorsque mourut

Mazarin, en 1661, un archevêque alla trouver Louis XIV, âgé de vingt-trois ans, et lui dit: "Votre Majesté m'avait ordonné de m'adresser à monsieur le cardinal pour toutes les affaires; le voilà mort; à qui votre Majesté veut-elle que je m'adresse à l'avenir? - A moi, monsieur l'archevêque, répondit le roi." (1) D'après le roi lui-même, dans ses Mémoires: "Le roi représente la nation toute entière, et chaque particulier ne représente qu'un individu envers le roi. Par conséquent, toute puissance, toute autorité résident dans la main du roi, il ne peut y en avoir d'autres dans le royaume que celles qu'il y établit...La nation ne fait pas corps en France: elle réside tout entière dans la personne du roi." (2) On ne pourrait pas trouver une nation plus subjuguée, plus soumise à la volonté d'un roi, que celle de la France au dix-septième siècle. On voit un Bossuet, écrivain favori du roi, qui investit les rois de France de l'autorité la plus absolue, la plus divine: "O rois, vous êtes des dieux, c'est-à-dire, vous avez dans votre autorité, vous portez sur votre front un caractère divin." (3) Partout en France, dans toutes les sphères, l'influence de Louis XIV se fit sentir, et tout le monde acceptait sans hésitation la plénitude de son autorité.

Cette nouvelle puissance royale fut la cause de grands changements sociaux. A mesure que le pouvoir se concentrait entre les mains du souverain, les nobles perdaient leurs droits et leur individualisme d'autrefois. Non comme ceux du temps de Henri IV, ils ne gardaient plus leurs châteaux, ils ne contrôlaient plus de grandes forces militaires, ils n'étaient plus les maîtres absolus de leurs domaines. En ces temps tout dépendait de la volonté du roi. Louis

---

(1) A. Lévêque. Histoire de la civilisation française. New-York, 1940, p. 192

(2) A. Rambaud. Histoire de la civilisation française. Paris: Armand Colin, 1911, p. 2

(3) Ibid

XIV, non content de refuser aux nobles leurs privilèges héréditaires, les obligea de séjourner à la cour. Tous les matins, tous les soirs, il remarquait tout le monde. Si le roi disait "C'est un homme que je ne vois jamais," ce seigneur pouvait craindre son vif déplaisir.

Les nobles désertaient en masse leurs magnifiques châteaux. Leur suprême ambition était maintenant d'obtenir un appartement à Versailles, où ils pouvaient être près du roi. La plus cruelle épreuve qui eût pu les frapper était de les inviter à retourner pour quelques semaines sur leurs terres. Ils n'existaient que par le rang qu'ils tenaient à la cour. Ainsi, cette classe sociale témoignait à cette époque des signes de la décadence. On y voyait l'oisiveté forcée et l'affectation qui caractérisaient la vie de la Cour.

Tout cela avait un résultat très important: la femme de naissance noble rencontrait une liberté qui, auparavant, lui avait été tout à fait inconnue. Avec l'acquisition de nouvelles responsabilités, qui résultaient de l'absence du chef de famille, l'épouse gagna de l'indépendance. Ce qui est remarquable, c'est que les femmes qui appartenaient à la noblesse du pays, se virent accorder ces avantages sans luttes et presque sans heurts. L'influence qu'exercèrent ces dames était très grande. Georges de Scudéry signala dans son Illustre Bassa: "En Italie, les dames ne sont aperçues que lorsqu'elles haussent la jalousie, et c'est une grâce qu'elles font rarement. Cependant, à Gênes, la liberté est plus grande que par toute l'Italie: apparemment à cause du voisinage de la France, qui y fait passer une partie de ses coutumes." (4)

Dans cette société du dix-septième siècle, le bourgeois jouait un rôle assez important. Toute industrie, toute boutique, toute oc-

---

(4) G. de Scudéry. Illustre Bassa. 1645, p. 30

cupation rémunératrice lui appartenait. Sans l'appui ni l'opposition du roi, sans la nécessité de plaire à la cour, il avait pleine opportunité d'agir comme mieux lui semblait. Travailleur, et souvent riche, le bourgeois gagnait une assez grande indépendance.

Après la Fronde, la femme de la bourgeoisie se mit à jouir de la même indépendance qu'avaient conquise les femmes nobles. Mais, dans ce cas, bien entendu, les maris et les pères y opposèrent de la résistance. Dans les pièces de Molière nous voyons les Arnolphe, les Sganarelle et les Chrysale qui objectèrent à ces idées nouvelles et révolutionnaires.

L'époque où Molière apparaît sur la scène comique est le moment où la bourgeoisie féminine revendique le droit de devenir aristocratique. Ces femmes voulaient éviter la surveillance d'un mari, elles ne voulaient plus subir les reproches d'un maître grincheux. Le temps était écoulé où l'on tenait les filles et les femmes "enfermées à clef ou menées avec soi", comme l'aurait voulu le Sganarelle de L'Ecole des maris.

On avait vu, au temps de Henri IV et de Louis XIII, la formation de plusieurs sociétés littéraires. Il y en avait une qui était plus fréquentée que les autres, qui se réunissait chez un conseiller du roi nommé Conrat. Elle comprenait des littérateurs de second ordre. Richelieu, qui n'aimait point les réunions libres, chargea Boisrobert, un de ses poètes domestiques, de demander aux membres "s'ils ne voudraient pas faire un corps et s'assembler régulièrement et sous une autorité publique." Les adhérents du groupe n'osaient pas refuser. Ainsi fut créée l'Académie Française en 1635. Elle se proposa "d'établir un certain usage de mots, de rendre la langue plus éloquente," et de dresser un Dictionnaire. Son influence était grande: institution nationale, elle releva la condition de l'homme de lettres

dans l'Etat; elle lui gagna une position honorable dans la société; et elle donna à l'auteur plus de dignité à ses propres yeux: ses membres avaient l'obligation d'avoir de la tenue, du caractère, et de ne plus être débraillés à l'extérieur ou débauchés dans leur conduite. Elle eut ainsi un effet social fort bienfaisant.

Le mouvement intellectuel continuait son cours. D'autres académies aussi devenaient à la mode: l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, l'Académie de Peinture et de Sculpture, l'Académie des Sciences, l'Académie d'Architecture, et l'Académie de France à Rome. Ainsi, partout en France il s'éveilla un grand intérêt aux études, et aux choses de l'intelligence.

Les nobles, dans leur oisiveté forcée, s'intéressaient beaucoup à ce nouveau mouvement. Il leur fournissait des sujets de conversation et des moyens de plaire aux femmes. Ils donnèrent alors leur appui au développement de toute réunion intellectuelle.

Mais il n'y avait pas que les sociétés purement savantes qui fleurissaient en France à cette époque, Il y avait aussi des sociétés, des "salons" littéraires qui se formaient sous la protection des femmes. Le plus important de ces salons était celui de Mme de Rambouillet. Elevée en Italie, Mme de Rambouillet accompagna son mari français à Paris, où elle devint bientôt tout à fait dégoutée des moeurs et de la licence de la Cour. Elle décida de se retirer de cette société et en 1618 fonda, dans la rue St-Thomas du Louvre, son fameux "salon" qui gagna rapidement une grande renommée.

L'influence de cette dame n'était point politique. Son intention était purement de raffiner les moeurs, de créer un goût cultivé dans la littérature, d'épurer la langue et de former une société agréable et charmante: le but de son "salon" était tout à fait social. Mme de Rambouillet y invitait de grands auteurs, comme Corneille, qui venaient lire leurs pièces. Les critiques assistaient pour donner,

à ces réunions, leurs avis sur des sujets littéraires et culturels. Tout compte fait, l'influence du salon de Mme de Rambouillet était saine et raisonnable. En 1645, elle décida de "couronner la flamme" du Marquis de Montausier. A partir de cette année elle s'intéressa moins aux affaires sociales, et perdit un peu son influence.

Néanmoins, le salon, tel quel, ne disparut pas de la vie sociale de France. D'autres femmes ne tardèrent point à ouvrir leurs portes quand la grande Mme de Rambouillet ferma les siennes. Mlle de Scudéry avait ses "Samedis", la Vicomtesse d'Auchy protégeait ses "Mardis", et la Marquise de Sablé, Mme de Bouchavannes et Mme de Béguin tenaient leurs réunions.

Mais les vertus du salon de Mme de Rambouillet dégénérent bien vite; dans les interminables disputes où les habitués des nouveaux salons se plaisaient tant, les anciennes vertus devinrent des vices à la mode; la raison pure et le savoir honnête furent transformés en pruderie et préciosité; les sujets discutés étaient souvent tout chargés de pédantisme. Ce sont ces salons inférieurs qui vont se voir attaqués dans la pièce que Molière présenta en 1659, Les Précieuses ridicules. C'est l'affectation de ces femmes folles que Molière ridiculise dans sa Cathos, sa Madelon, sa Princesse d'Elide et l'Armande des Femmes savantes.

En même temps que les salons se formaient et dégénéraient, un mouvement intellectuel et social endurait un pareil sort. Contre les moeurs sans raffinement et sans culture, contre la grossièreté et la corruption de la société, des gens s'unissaient pour accepter un rôle civilisateur et éducateur. D'abord, ils s'intéressaient surtout aux problèmes du langage, de l'esprit et des manières. La grossièreté du langage méritait leur attention, car les mots sont vraiment les signes des idées, les reflets des sentiments et les i-



mages des moeurs. La vulgarité d'esprit qui régnait alors indiquait bien un manque regrettable de sens fin, de psychologie et de critique. Les précieuses s'opposaient aux manières rudes et peu développées, parce que celles-ci sont les signes observables qui peuvent témoigner du caractère d'un homme.

Ce furent surtout les femmes qui se chargeaient de la tâche de corriger et d'instruire la société: c'est peut-être parce que les femmes avaient plus à souffrir que les hommes de la grossièreté, de la corruption, de l'anarchie. L'ouvrage à consulter parmi les précieux et les précieuses était toujours un roman quelconque. D'abord, L'Astrée d'Honoré d'Urfe était à la mode. Mais, en 1656, quand Molière parcourait encore les provinces du Midi, l'abbé de Pure fit imprimer son fameux roman La Prétieuse ou le Mystère des Ruelles. Là-dedans, il donnait de la "prétieuse" cette définition d'abord emphatique, puis plus précise:

La prétieuse n'est point la fille de son père, ni de sa mère: elle n'a ni l'un ni l'autre: elle n'est pas non plus l'ouvrage de la nature sensible et matérielle...Comme la perle vient de l'Orient, ainsi la prétieuse se forme dans la ruelle...L'objet principal et qui occupe tous leurs soins, c'est la recherche des bons mots et des expressions extraordinaires: c'est à juger des beaux discours et des beaux ouvrages, pour conserver dans l'empire des conversations un juste tempérament entre le style rampant et pompeux. Elles se donnent charitablement la peine de censurer les mauvais vers et de corriger les passables, de travailler des dons de l'esprit et les mettre si bien en oeuvre, qu'ils puissent arrêter les sens, élever le commerce de leurs plaisirs et les rendre aussi spirituels que sensibles. (5)

(5). L'Abbé de Pure. La Prétieuse ou le Mystère des ruelles. Amy, 1656, d'après F. Hémon, Cours de Littérature, p.8.

Quand Molière rentra à Paris, il constata que cette raison était devenue lamentablement déraisonnable; elle méritait bien l'attaque et le ridicule. Le nom de précieux et de précieuse, qui fut longtemps un titre d'honneur prenait maintenant une signification peu méritoire; il désignait des hommes et des femmes qui violaient la délicatesse dans les sentiments et dans le langage. L'opposition à ces exagérations ne tarda pas à arriver. Ce règne de l'affectation dans les moeurs, ce fanatisme du bel esprit éveilla de bonne heure la raillerie, et vers 1659 quelques moqueries s'étaient déjà fait entendre. Scarron s'était plaint de ces nobles dames qui allaient colportant des factums, formant des brigues, sollicitant et intrigant pour étouffer une pièce. Mais, le grossier badinage de Scarron, comme il lançait contre elles des protestations, devint la cause d'un excès d'émotion dans leur affectation et ne fut pas efficace. On distinguait déjà entre de fausses et de vraies précieuses.

L'affectation des précieuses était donc menacée; il y avait des ferments de révolte. Si le mouvement d'opposition ne fut pas bien organisé au moment où Molière s'établissait encore une fois à Paris, la société était bien prête pour accueillir une attaque audacieuse. Le 18 novembre 1659, Molière les railla, les ridiculisa, dans son admirable Précieuses ridicules.

Aux environs de 1660 apparaissait dans la société française la femme qui s'intéressait à la philosophie, aux mathématiques, à l'astronomie et à la grammaire: la femme savante. C'était au début une classe de femmes louables; mais leur vertu ne tarda pas à se donner dans le vice du pédantisme. Troublée par cet abaissement, Madeleine de Scudéry, dans son roman du Grand Cyrus, annonça le degré d'instruction qui convient aux femmes. On distinguait maintenant entre les femmes savantes vraies et les femmes savantes fausses. Sapho, de Made-

Lé ne de Scudéry est une femme savante vraie:

Encore que Sapho sache presque tout ce qu'on peut savoir, elle ne fait pourtant point la savante. Comme il n'y a rien de plus charmant qu'une femme qui s'est donné la peine d'orner son esprit de mille agréables connaissances, quand elle en sait bien user, il n'y a rien aussi de si ridicule ni de si ennuyeux qu'une femme sottement savante. (6)

Elle continue:

A dire le vérité, je voudrais qu'on eût autant de soin d'orner son esprit que son corps, et qu'entre être ignorante et savante on prît un chemin entre ces deux extrémités, qui empêchât d'être incommode par une suffisance impertinente ou par une stupidité ennuyeuse. (7)

Bien entendu, ce sont les femmes savantes fausses qui se voient ridiculisées par Molière. Ce passage de Madeleine de Scudéry établit un accord assez fort entre elle et l'auteur des Femmes Savantes.

Il nous reste maintenant à résumer les faits sociaux qui concernaient la position des femmes au dix-septième siècle. D'abord, il faut se rappeler que le roi de France exerçait à ce temps là un pouvoir absolu sur tous ses sujets; le plus pauvre paysan comme le plus riche seigneur lui attribuaient un droit divin. A cause des nombreux attraits qu'offrait la Cour, les nobles y passaient la plus grande partie de leur temps. Ils délaissaient ainsi leur domaine et leur famille. La femme, en l'absence de son époux, devenait maîtresse du logis et prenait une part plus active dans les affaires de la maison; elle jouissait d'une plus grande liberté et indépendance. Le nouveau rôle qu'elle remplissait au foyer lui permettait de devenir une "précieuse", ou une "femme savante". La femme bourgeoise aspirait aussi au droit

---

(6) F. Hémon. "Les Femmes Savantes" Cours de Littérature, p.2.

(7) ibid, p. 3.

de se donner des intérêts sociaux et intellectuels; celle qui abusait de ses privilèges gagnait le nom de "précieuse ridicule" ou celui de "femme savante ridicule".

On trouve plusieurs représentantes de ces femmes dans les pièces de notre grand écrivain comique.

A. LES FEMMES DANS LA VIE DE MOLIERE

On ne saurait trop insister sur l'importance des femmes dans la vie de Molière. A partir du moment où cet écrivain comique commença sa vie théâtrale, il se vit entouré et toujours accompagné des femmes. Nous avons, cependant, bien peu de renseignements sur cet aspect de sa vie. Par une singulière rencontre, le plus en vue peut-être des comédiens de ce siècle est celui dont la vie intime nous échappe le plus. Aucun de ses amis, aucun de ses admirateurs n'a songé à recueillir, pendant sa vie, quand elles étaient moins déformées, les anecdotes qui devaient courir sur son compte. Ses biographes de 1682 ont négligé presque entièrement sa vie privée. On a laissé malheureusement disparaître ses papiers, personne n'a pris la peine de rechercher et de rassembler ses lettres. Comme fils, comme père, comme mari, comme parent, comme amoureux, comme ami, nous n'avons rien qui nous le fasse connaître. Nous n'avons rien que les allusions outrageantes, les injures et les accusations d'ennemis effrénés, comme un Le Boulanger de Chalussay, rien que les racontars souvent contradictoires d'un Guichard et de l'auteur de La Fameuse Comédienne. Il y a là de quoi mettre les imaginations aux champs: mais il n'y a rien dont nous pouvons dire - voilà la vie personnelle de Molière.

Mais, d'ordinaire, comme il est naturel, c'est à la famille même de Molière qu'on s'est le plus attaché. On a cherché partout quels pouvaient être les caractères de ceux qui lui tenaient de plus près, et par là, quelle influence, bonne ou mauvaise, ils ont pu exercer sur son bonheur et sur son caractère.

Nous voulons ici, d'après ces études, discuter l'influence des femmes sur Molière, et montrer, autant que possible, les rapports qui existent entre les femmes réelles et les personnages féminins de ses pièces. Examinons donc, d'abord, le rôle de la mère dans

la vie et dans les pièces de Molière.

Si l'on veut attribuer à la mort de sa propre mère le fait que ni la femme de Sganarelle, ni Mme de Sotenville, ni la Comtesse d'Escarbagnas, ni Philaminte ne sont de mères vraiment maternelles, l'on pousse trop loin, peut-être, l'identification entre les gens de sa vie et les personnages de ses pièces. Il me semble bien plus probable que Molière ne décrivait pas les mères parce qu'il n'en avait pas eu lui-même à partir de sa dixième année, et nous savons que cet écrivain comique n'aimait pas à peindre ce qu'il n'avait pas observé de près. Mais à cet égard, on peut noter aussi l'absence des mères dans les oeuvres d'autres auteurs français, prédécesseurs ou contemporains de Molière. La mère est, après tout, un personnage de la comédie sentimentale, genre qui ne devait fleurir que plus tard. Dans les comédies d'intrigue, suivant la coutume, la mère n'entrait pas. Dans L'Avare, si la mère de Cléante et d'Elise eût été là, les deux enfants n'auraient pas eu à lutter contre leur père; Harpagon n'aurait pas pu songer à épouser Marianne et il ne serait pas entré en rivalité avec son fils. Aussi, si Argan n'était pas veuf et remarié, Le Malade imaginaire deviendrait une pièce toute différente. Enfin, dans Le Tartufe, ce n'est pas une matrone mûre, mère d'une fille en âge d'être mariée, qui tenterait la sensualité de l'hypocrite: il y faut une jeune femme; il faut donc qu'Orgon soit veuf et remarié. Ainsi, dans les comédies admirables de notre grand écrivain, ou la présence ou l'absence de la mère est d'une haute importance dans l'intrigue; mais nous ne pouvons pas trouver dans ses pièces aucun indice du caractère de sa propre mère.

On ne sait rien de la belle-mère de Molière, et il serait bien difficile de décider le rôle qu'elle a pu jouer dans la vie du jeune Poquelin. Mais, nous savons que trente-neuf ans après qu'elle se maria avec son père, Molière mit en scène Béline, un personnage tout à fait odieux,

qui déteste les enfants de son mari. D'autre part, vingt-huit ans après son mariage, il nous a peint une Elmire irréprochable dans sa conduite envers les enfants de son mari et qui se compromet même pour défendre leurs intérêts contre l'aveuglement de ce même mari. Ainsi, nous n'avons aucun droit de supposer que sa belle-mère est l'une ou l'autre. Mais le rôle de la marâtre qui dupe un esprit timoré et égoïste était bien connu dans la comédie, aussi bien que celui des serviteurs qui dupent leur maître. On ne peut point apprendre par l'étude des pièces quel était le rôle de la belle-mère dans la vie de Molière.

Nous savons bien que, dès son premier jour au théâtre, c'étaient les femmes qui l'entouraient, devenaient ses amies, ses compagnes. Son entourage était donc peu rassurant pour la tranquillité et le bonheur de sa vie. Toute sa vie il cheminait au milieu d'un groupe de femmes, ce qui devait ajouter bien des tourments aux soucis dont il était chargé. De bonne heure, il rencontra Madéleine Béjart, qui était de quatre ans plus âgée que lui. Madéleine, indépendante, comédienne et poète, fille d'une famille de six enfants, gagna bientôt l'amitié de Molière. L'entente entre eux était profonde. Sans doute, on y trouvait une amitié sexuelle autant que morale. Cette femme de tête, si bien pourvue de ressources financières, aida puissamment Molière à bâtir sa fortune. Ce fut avec elle qu'il fonda **L'illustre** Théâtre.

Après la chute de son théâtre, la troupe voyagea aux provinces où Molière, grand observateur, continua ses études de types et gagna de l'expérience. Les années suivantes, les souvenirs de son odyssée provinciale et de sa vie errante lui fournirent les portraits de plusieurs "types" - la comtesse d'Escarbagnas, les "peques", les servantes et toute une foule de ses personnages. Les femmes qu'il y rencontra firent une grande impression sur Molière et furent représentées plus tard dans les pièces qu'il écrivait à Paris.

La femme qui exerça la plus grande influence sur Molière, néanmoins, fut Armande Béjart, celle qui allait devenir sa femme. De vingt années plus jeune que lui, on la croit soeur de Madeleine, en dépit des écrivains malicieux, qui veulent qu'elle soit sa fille. Les longues recherches qui furent entreprises indiquent, malgré la malignité de ces hommes, que la femme de Molière fut bien la soeur de Madeleine; mais nous ne considérons pas ces faits ici. Quoi qu'il en soit, le mariage ne fut pas tout à fait heureux. Comme Armande était destinée à entrer dans la carrière du théâtre, le milieu où la jeune fille demeurait n'était pas convenable pour la préparer aux vertus domestiques. De plus, ses instincts naturels de coquetterie n'y pouvaient que trop se développer. Dès l'enfance la jeune fille fut sous la tutelle de Molière qui lui donna toute son éducation. Comme elle était belle et vive, elle vola toutes les affections du tuteur qui désirait depuis longtemps l'épouser. On nous dit que dès ses premières années, elle appelait l'écrivain "mon mari".

Peu de temps avant son mariage, Molière écrivit et joua L'Ecole des maris pour Armande. Il est bien possible que ce fut là sa leçon finale avant de se marier. Dans cette pièce, elle apprit que l'âge des époux n'est pas une source de désaccord conjugal; elle apprit aussi que l'épouse doit garder son honneur et que c'est le devoir familial qui importe avant tout: "...Les verroux et les grilles

Ne font pas la vertu des femmes et des filles,

C'est l'honneur qui les doit tenir dans le devoir." (1)

Le contrat de mariage unissant Armande Béjart et Jean-Baptis-

---

(1) Molière. Oeuvres complètes de Molière. Ed. Louis Moland, Paris. Garnier Frères, 1880-1911. 3,79.

(Les citations ci-après, dans ces chapitres, sont extraites du texte ci-haut mentionné.)



te Poquelin Molière fut signé le 23 janvier 1662. Molière ne s'accorda pas un long repos, et, au cours de l'été suivant, il composa une nouvelle comédie qu'il intitula L'Ecole des Femmes. Enrore une fois nous voyons qu'il s'agit de la lutte d'un homme de quarante ans contre un homme de vingt ans, pour l'amour d'une jeune fille. On ne pourrait nier qu'entre les affaires de sa vie et celles de la pièce il existe un très grand rapport. Il est bien probable, de plus, que dans les vers de cette comédie nous voyons quelques confessions de Molière lui-même, après un an de mariage. Peut-être y a-t-il plus que la comédie et peut-être ne voulait-il pas seulement plaire aux auditoires quand il dit:

"Quoi! j'aurai dirigé son éducation  
Avec tant de tendresse et de précaution;  
Je l'aurai fait passer chez moi dès son enfance,  
Et j'aurai chéri la plus tendre espérance;  
Mon coeur aura bâti sur ses attraits naissants,  
Afin qu'un jeune fou dont elle s'amourache  
Me la vienne enlever jusque sur la moustache,  
Lorsqu'elle est avec moi mariée à demi!  
Non, parbleu! non, parbleu!" (2)

L'influence de sa jeune épouse est très grande dans la vie de ce génie de la comédie.

Il y a un rapport très fort à cette période entre la vie privée de Molière et les sujets de ses pièces. Après L'Ecole des femmes commence une période très noire dans la vie de Molière. Une forte cabale se forme contre lui; Le Tartufe est interdit; le roi est loin de Paris, et Molière ne peut compter sur la bonté royale; il éprouve de graves inquiétudes conjugales et doit se séparer de sa

---

(2) Molière. Oeuvres. 4,311.

femme. La pièce suivante s'intitule Le Misanthrope: elle présente un Alceste qui attaque les insincérités et la folie des gens autour de lui.

Dans cette pièce nous voyons la tristesse de Molière quand Alceste s'adresse à Célimène, jouée par Armande. Le malheureux Molière désire une réconciliation avec sa femme, car il l'aime tendrement en dépit de sa coquetterie. Dans la pièce, Alceste, malgré lui, aime l'infidèle Célimène. Ainsi, sur la scène, on voit quelque chose d'une vérité profonde dans les mots:

"Célimène: Je sais combien je dois vous paraître coupable  
Que toute chose dit que je peux vous trahir  
Et qu'enfin vous avez sujet de me hair,  
Faites-le, j'y consens.  
Alceste: Et le puis-je traître?  
Puis-je ainsi tromper de toute ma tendresse?  
Et quoique avec ardeur je veuille vous hair,  
Trouvé-je un coeur en moi tout prêt à m'obéir?" (3)

Des preuves de la tristesse de l'auteur, à cette époque de sa vie, sont révélées dans Le Misanthrope comme dans les archives rédigées à cette époque. Nous trouvons, dans une biographie de Molière, par Grimarest, cette confidence de l'auteur comique à l'un de ses amis:

-Ah! malgré toutes les précautions dont un homme est capable, je n'ai pas laissé, voyez-vous, de tember dans le désordre où tous ceux qui se marient sans réflexion sont accoutumés de tomber.

-Oh! Oh! protesta l'autre.

-Oui, mon cher, reprit Molière, je suis le plus malheureux des hommes. Je n'ai que ce que je mérite...J'ai cru que ma femme devait assujettir ses manières à ma vertu et à mes intentions, et je sens bien que, dans la situation où elle est, elle eût été plus malheureuse que l'esprit; elle est sensible au plaisir

de se faire valoir, et tout cela m'ombrage malgré moi, j'y trouve à redire, je m'en plains. Cette femme, cent fois plus raisonnable que je ne le suis, veut jouir agréablement de la vie, elle va son chemin et, assurée par son innocence, elle dédaigne de s'assujettir aux précautions que je lui demande. Elle est occupée seulement du désir de plaire, en général comme toutes les femmes et je pouvais jouir de mes amis aussi souvent que je le souhaiterais pour m'étourdir sur mes chagrins et sur mon inquiétude! (4)

La mélancolie de Molière à cette date le porte à de grandes réflexions morales, et l'écrivain y trouve plusieurs excuses à la coquetterie de sa femme. C'est que Molière aime éperdument Armande: il lui pardonne ses fautes, il se condamne à cause de ses propres faiblesses personnelles. Idéaliste, il veut que l'on soit toujours honnête et qu'on suive les devoirs familiaux. Mais Armande aime la vie, elle a de l'esprit, elle recherche toujours le plaisir. Molière se moque donc de ses propres attitudes dans Le Misanthrope en même temps qu'il dévoile à Armande la côté ridicule et peu honnête de sa coquetterie féminine. Il désire que son épouse lui revienne et il cherche avec ardeur le bonheur marital: mais Armande demeure indifférente. Elle continue à vivre suivant sa coutume, et ne vaut point se séparer de son monde brillant pour rentrer à la maison de son mari. Une des périodes les plus malheureuses de la vie de Molière résulte de ses chagrins domestiques à cause de la légèreté de son épouse.

---

(4) René Benjamin. "Le Misanthrope", Conferencia. Paris, 15 juin 1924. pp. 25-26.

Enfin, Molière réussit, à force de lutter, à présenter Tartufe; le 5 février 1669, il le met en scène et remporte un succès sans précédent. A cette date, ou à peu près, une réconciliation s'établit entre Molière et son épouse. Avec le bonheur dans sa vie privée, l'écrivain retrouve la gaieté de sa jeunesse, qu'il exprime dans les pièces: Monsieur de Pourceaugnac, Le Bourgeois Gentilhomme, et Les Fourberies de Scapin. Encore une fois, le rire rajeuni et l'esprit léger se montrent sur la scène française.

L'harmonie familiale continue dès lors jusqu'à la mort de Molière et l'on ne trouve plus de traces d'inquiétude conjugale dans ses pièces écrites à ce temps. Que Molière et sa femme s'aiment, nous en avons suffisamment l'évidence. Après la mort du comédien survenue en 1673, c'est Armande qui plaide pour que le corps de son époux reçoive les honneurs de la religion, c'est elle qui se soucie de tous les détails de son enterrement. Elle ne se remarie qu'environ dix ans après la mort de Molière.

On peut donc estimer que l'influence des femmes dans la vie de Molière fut grande. Ses pièces, nous le savons, constituent un miroir de la société du temps de l'auteur. Si nous ne poussons pas trop loin l'identification entre ses personnages fictifs et les gens qu'il fréquentait de son vivant, nous pourrions y retrouver aussi le reflet de sa vie privée. Pour comprendre le rôle que jouent les femmes dans les pièces de Molière, il est indispensable d'étudier l'influence que certaines femmes exercèrent sur sa propre vie et sur ses propres actions.

CHAPITRE 11

B. QUALITES GENERALES DES FEMMES DE MOLIERE

Dans les oeuvres de Molière on trouve un étalage de tous les types féminins du dix-septième siècle. La mère, la jeune et la vieille fille, la servante, sont toutes les représentantes réelles des femmes de l'époque du Grand Roi. Devant nos yeux passent, sur la scène, les gens pauvres et les gens riches, les paysans, les personnes de naissance noble, mais avant tout, la femme bourgeoise.

Personne ne connaissait mieux que Molière les femmes: il les observait continuellement de près dans sa troupe, dans sa vie errante, puis à la Cour. Suivant ses expériences et ses observations, il peignait d'après la nature; les qualités et les traits qu'il mettait en scène étaient ceux de femmes réelles. Chaque personnage reste l'incarnation d'une physionomie quelconque, d'une attitude particulière. Les caractères féminins de Molière sont décrits tels qu'ils sont dans la réalité de la vie et cela, à un tel degré de perfection, que l'auteur a réussi à représenter en eux non seulement la femme du dix-septième siècle, mais aussi celle de notre époque: en un mot, il dépeint la femme de tous les temps, la femme vraiment éternelle.

Dans la variété et la multiplicité des traits que possèdent les femmes des pièces de Molière, on remarque qu'il y en a quelques-uns qui sont les représentants de tous les types de qualités qui n'appartiennent pas seulement à une classe en particulier, mais qui sont universellement répandues parmi les membres du sexe féminin. D'après Molière, les caractéristiques essentielles et permanentes de la femme ne sont pas admirables, généralement, plusieurs étant peu désirables et parfois même, détestables.

Parmi tous les personnages féminins de Molière, c'est la jeune fille qui possède des qualités assez louables: son sentiment de loyauté et de discipline familiales. Elle est néanmoins, toujours prête à employer une ruse, toujours desireuses de duper une âme qui ne soupçonne rien pour atteindre son propre but. Isabelle de L'Ecole des Maris, Agnès de L'Ecole des Femmes ont à leur disposition, comme Mme Jourdain et toutes les servantes, cette fécondité d'inventions dont elles se servent volontiers. Peu honnêtes, souvent malicieuses et haineuses, à ces femmes il manque plus souvent toute conception d'une moralité honnête: Angélique de George Dandin, Dorimène du Mariage Forcé, Béline du Malade Imaginaire, la Princesse d'Elide formulent des desseins qui manquent entièrement de considérations chrétiennes ou morales. On ne trouve nulle part parmi ses personnages féminins, ni la courtoisie, ni la douceur. Par exemple, la jeune Elise de L'Avare est, devant son père, comme toutes les jeunes filles, très humble; elle exécute les ordres de son père, mais elle n'y a aucun choix. (1) A Henriette, la fille la plus admirable de Molière, il manque des qualités séduisantes: elle se caractérise par le bon sens, par la raison et par la franchise, mais elle n'a point de charme personnel.

Le femme de Molière n'est jamais la compagne parfaite de l'homme. Dans tout son théâtre, notre écrivain ne nous montre qu'un seul exemple d'époux qui est heureux, d'un mari et d'une femme qui sont d'accord sur leurs points de vue respectifs - M. et Mme Sotenville de George Dandin, et ceux-ci son avant tout des personnages detestables. Quant à la jeune fille, elle ne nous laisse jamais l'impression qu'elle

---

Voir le chapitre "Le Mariage" où nous discuterons les droits des pères sur les fils et sur les filles.

fera une bonne épouse: la Célimène du Misanthrope est une coquette incorrigible; l'Agnès de L'Ecole des Femmes possède une ingéniosité naturelle capable de ruiner les espoirs d'Arnolphe, mais, la multiplicité de ses ruses résultant de sa faculté d'invention nous permet de douter quant au bonheur futur de son cher Horace; les précieuses ridicules et les femmes savantes sont de leur propre choix les ennemies des hommes. Même la mère presque parfaite, Mme Jourdain, possède un excès de franchise et trop peu de tendresse pour qu'elle puisse être pour les hommes une excellente compagne. Nulle part dans ces comédies admirables l'on ne trouve la femme parfaite, la femme même compatible. Pour Molière, la femme n'apporte à l'homme que la misère, le malheur et le désespoir.

Donc, la présentation que fait Molière de la femme n'est point favorable. Bien que la femme soit douée de quelques qualités louables, les imperfections l'emportent toujours sur ses dispositions heureuses. Nous pouvons conclure, d'après ses pièces, que Molière n'avait pas une opinion très noble des femmes, attitude qui se reflète et qui se révèle dans toutes ses comédies.

Quel que soit le sujet qu'il entreprend de mettre sur la scène, toutes les pièces de Molière étudient, sous un aspect ou un autre, le mariage. Pédant, coquin, charlatan, imposteur, malheureux, tous sont dans une situation où le problème à résoudre est celui du mariage: c'est un thème traditionnel, fécond en surprises et en plaisanteries, sujet admirable de la comédie. Le point de vue féminin à l'égard de cette matière est formulé par Angélique du Malade Imaginaire qui explique que les intentions des jeunes filles ne sont pas tout à fait honorables:

"Chacune a son but en se mariant. Pour moi, je ne veux un mari que pour l'aimer véritablement, et qui prétends en faire tout l'attachement de ma vie, je vous avoue que j'y cherche quelque

précaution. Il y en a d'autres qui prennent des maris seulement pour se tirer de la contrainte de leurs parents, et se mettre en état de faire tout ce qu'elles voudront. Il y en a d'autres, madame, qui font du mariage un commerce de pur intérêt: qui ne se marient que pour gagner des douaires, que pour s'enrichir par la mort de ceux qu'elles épousent, et courent sans scrupules de mari en mari, pour s'approprier leurs dépouilles. Ces personnes-là, à la vérité; n'y cherchent pas tant de façons, et regardent peu la personne." (2)

Pour Molière, auteur qui voulait qu'avant tout l'on trouve le contentement et le bonheur personnels, la femme semble être née pour ajouter aux difficultés et aux tourments de la vie. Ses qualités acquises et ses traits innés ne lui donnent ni l'honnêteté, ni la fidélité, et ne servent qu'à causer le malheur d'autrui. Notre écrivain se moque de leurs affectations et de leur pédantisme et nous laisse une impression peu favorable de la nature féminine.

---

(2) Molière. Oeuvres. 12,113.



## CHAPITRE 111

### LE MARIAGE

Nul problème ne donna aux jeunes âmes du dix-septième siècle plus d'inquiétude, plus de consternation, et trop souvent, plus de misère que celui du mariage. Nous savons qu'aujourd'hui l'on porte toujours beaucoup d'attention au choix des époux et à tous les préparatifs du mariage: l'on veut être sûr que les nouveaux-mariés seront heureux, que la nouvelle famille sera saine et que personne n'ira languir de regret après les noces. Cependant, il y a trois siècles, on fondait une famille sur une base tout à fait opposée à celle de notre époque. C'était alors les parents qui décidaient tout: l'enfant n'avait pour toute liberté que d'accepter les ordres que ceux-ci lui donnaient à l'égard du choix d'un époux ou d'une épouse. Le mariage ressemblait alors plus à un contrat commercial, les jeunes gens n'étant que le moyen de gagner une situation ou une rémunération désirée par les parents. Comme plusieurs gens de ce siècle, Molière dirige beaucoup de ses attentions et beaucoup de ses attaques à ce problème important.

Au Grand Siècle, le père chef de famille, comme le roi chef d'état, jouissait d'une autorité suprême. Tout ce qui concernait la famille demandait ses soins assidus: ainsi, quand un de ses fils ou une de ses filles étaient d'âge à se marier, c'était le chef de famille qui décidait tout. Père et maître à la fois, il choisissait lui-même celui ou celle qui allait entrer dans sa famille.

Nous voyons que ce fut l'exemple du roi lui-même que suivaient les hommes en France à cette époque: sa manière despotique de violer les désirs et les espérances de ses sujets fut abominable. Saint-Simon nous peint clairement la misère de tous, sauf du roi, quand il marie sa fille illégitime au Duc de Chartres. Malgré le fait que personne, sauf le roi, ne désirait ce mariage, il fut célébré avec grande pompe. Les

yeux de la mère se remplissaient de larmes; on pouvait voir de la tristesse dans la contenance de la jeune fille, et lire la résignation dans les yeux du Duc de Chartres. (1) En ce qui concernait le mariage, les hommes en France jouissaient d'un droit dont, à l'exemple du roi lui-même, ils savaient abuser.

Au dix-septième siècle, le mariage, disait-on, devait se fonder sur la raison; c'était au père de s'assurer que cette raison ne fût jamais perdue de vue. La question de l'amour ne recevait aucune considération: le bonheur et les désirs des futurs époux ne comptaient pour rien. Selon la loi même, les jeunes gens n'avaient aucun droit de protester contre ce système abusif. Le droit du père était absolu.

Jusqu'à l'âge de trente ans, un fils avait besoin de la permission de son père pour se marier; une fille en avait besoin jusqu'à sa vingt-cinquième année. C'était habituellement le père qui décidait du mariage bien avant que l'enfant eût le temps d'y penser. Madame de Rambouillet, Mlle du Plessis-Chivray et Mlle de la Guiche avaient douze ans quand elles se marièrent, Mlle Bernard en avait onze, Elisabeth Rambouillet onze et demi, Mlle de Bertaud dix-sept, et Mlle de Vauban douze et demi. L'âge légal était de douze ans.

Ashton nous dit que le fils du président du Parlement de Dijon, voulant savoir ce que son père allait faire à l'égard de son mariage, lui demanda: "Is it true, father, that you intend to marry me to Miss So and So?" "My son, mind your own business." Ashton conclut: "It was not his, but his father's business to look after the honor and welfare of the family. The fact that it might be very much the son's business for many years after the marriage did not appear to worry

---

(1) The Memoirs of Saint-Simon. Etats-Unis, 1936. Vol.1, p.17.

the parents in the least."

Le mariage au dix-septième siècle était pour la famille une affaire très importante car le contrat de mariage avait des effets civils considérables. D'abord, il y avait le transfert des biens; aussi quand un de ses enfants se mariait, le père pouvait gagner ou perdre beaucoup: bien entendu, il avait besoin de protéger les intérêts de la famille. La loi lui donnait le droit de faire les décisions concernant le mariage, car c'était un contrat économique aussi bien que la fondation d'une nouvelle famille.

Cette autorité paternelle était alors beaucoup plus grande qu'elle ne l'est actuellement, et l'enfant n'osait pas s'opposer aux desseins de son père. Si le fils ou la fille ne se conformait pas aux ordonnances du père, ce dernier avait le "droit de correction"; il pouvait soit enfermer son fils dans un château, soit envoyer sa fille au couvent, ou la déshériter, s'il le désirait.

Aussi, si le père le voulait, il pouvait exercer son droit de "tester". Ayant une plus grande liberté qu'aujourd'hui, il pouvait, par testament, disposer de ses biens même en faveur d'un étranger, pourvu qu'il laissât aux enfants déshérités leur légitime. Or, cette part légitime, qu'ils devaient repartir entre tous, n'était que le tiers ou la moitié des biens.

Il existait d'autres moyens dont le père pouvait se servir pour punir l'enfant qui refusait de se soumettre à sa volonté. Il pouvait faire une substitution: en désignant son fils comme héritier, il pouvait lui substituer dès le jour de décès de celui-ci, soit son petit-fils né ou à naître, soit toute autre personne. Le fils n'était alors propriétaire que de sa légitime seulement; de tout le reste des

biens, il n'était qu'usufruitier, n'ayant que le droit de percevoir les revenus. Le droit d'héritage n'était point simple ou sans difficultés si le père n'aimait pas l'attitude ou la conduite de l'un de ses enfants.

De plus, il pouvait faire un fidéicommiss, c'est-à-dire instituer un héritier qui serait chargé de restituer l'héritage complet ou partiel, à une date déterminée, à une certaine personne. C'était un procédé employé dans les familles nobles pour assurer l'héritage du père à des personnes auxquelles les lois ne permettaient pas de le léguer. Contre la fille, s'il le voulait, il pouvait imposer, dans son contrat de mariage, renonciation à tout ou à une partie de l'héritage.

Pour l'enfant, le mariage avait des conséquences beaucoup plus graves au dix-septième siècle qu'il ne porte aujourd'hui. La loi civile, d'accord avec le droit canon, professait l'indissolubilité du mariage: le divorce était interdit aux chrétiens. Voilà une autre raison pour laquelle les jeunes gens refusaient d'accepter, lorsque cela leur était possible, le choix paternel d'un époux ou d'une épouse. Mais, nous l'avons vu, les enfants souffraient beaucoup d'une désobéissance sérieuse aux ordres de leur père.

L'inhumanité du père de famille amenait de nombreuses protestations et les voix s'élevaient même avant celle de Molière contre les injustices commises envers le sacrement violé. Bourdaloue attaque avec amertume l'abus des pères de famille:

"Au milieu d'une cérémonie, brillante pour les spectateurs qui y assistent, mais funèbre pour la personne qui en est le sujet, on la présente au prêtre, et l'on fait un sacrifice qui, bien loin de glorifier Dieu et de lui plaire, devient exécrable à ses yeux et provoque sa vengeance." (2)

---

(2) Francis Baumal. Le Féminisme Au Temps De Molière. Paris, Renaissance du livre, 1923. P. 138.

Au dix-septième siècle l'autorité paternelle n'était point purement morale. Le père avait un pouvoir terrible sur les enfants et pouvait leur causer beaucoup de souffrance s'il le désirait. Molière ne va jamais attaquer le système tel quel, mais il ridiculise féroce-ment les abus de cette méthode. De Harpagon, l'avare, à M. Jourdain, le ridicule, tous les pères de son théâtre abusent du privilège et du droit des pères en ce qui concerne le mariage. Tout ce qui va détruire le bonheur, Molière le combat et les chefs de famille qui violent le privilège que la loi leur accorde de marier leurs enfants selon leur propre volonté se voient ridiculisés dans les comédies de Molière.

Dès ses premières pièces, nous voyons qu'il attaque ces hommes peu raisonnables qui veulent forcer un enfant à se marier et il nous montre l'impuissance des enfants à se défendre contre la volonté de leur père. Dans le Cocu Imaginaire, Gorgibus, père de Clélie, décide que sa fille épousera Valère qui est riche et non Lélie, qu'elle aime, mais qui n'a pas autant d'argent que Valère. Une fois sa résolution prise, le père ne change pas d'idée, et il n'y a rien que la fille puisse faire, sauf plaider et pleurer:

Clélie

Quoi! vous prétendez donc, mon père, que j'oublie  
La constante amitié que je dois à Lélie?  
J'aurais tort si sans vous je me disposais de moi,  
Mais vous-même à ses vœux engageâtes ma foi.

Gorgibus

Lui fut-elle engagée encore davantage  
Un autre est survenu dont le bien l'en dégage.  
Lélie est fort bien, mais apprends qu'il n'est rien  
Qui ne doive céder au soin d'avoir du bien;  
Que l'or donne aux plus laids certain charme pour plaire,

Et que, sans lui, le reste est une triste affaire.  
Valère, je crois bien, n'est de toi chéri,  
Mais s'il ne l'est amant, il le sera mari.  
Plus que l'on ne le croit ce nom d'époux engage,  
Et l'amour est souvent un fruit de mariage.  
Mais suis-je bien fait de vouloir raisonner  
Ou de droit absolu j'ai pouvoir d'ordonner? (3)

L'enfant doit toujours obéir aux volontés de son père et accepter les décisions familiales. "Tous les vices à la mode passent pour vertus," (4) nous dit-il, mais il ne voit rien d'admirable dans l'abus de l'autorité paternelle. Il s'empare de toutes les occasions pour attaquer et ridiculiser ces pères peu raisonnables. Il nous montre toutefois le côté raisonnable et bienveillant, issu du bon sens et de la raison, qui peut sauver le bonheur de l'enfant et de la famille. Par exemple, par opposition aux folies de M. Jourdain, Molière nous présente Mme Jourdain et Nicole, honnêtes et raisonnables.

La première chose à considérer dans un mariage, selon l'opinion de Mme Jourdain, c'est le bonheur des époux. Elle veut que l'on trouve "la parfaite convenance." Elle ne cherche pas le déclassement social et, au lieu d'un marquis ou d'un comte pour sa fille, elle préfère un bourgeois, un homme qui donnera le nécessaire à Lucile en plus de l'amour auquel elle a droit. Elle dit: "...il vaut mieux, pour elle, un honnête homme riche et bien fait qu'un gentilhomme gueux et mal bâti." (5)

En même temps, Mme Jourdain, interprétant l'opinion de Molière, ne favorise point le mariage de sa fille avec un jeune homme de famille noble:

---

(3) Molière. Oeuvres. 3, 292-293.

(4) Molière. Oeuvres. 6, 403.

(5) Molière. Oeuvres. 10, 338.

"Les alliances avec plus grand que soi sont sujettes toujours à de fâcheux inconvénients. Je ne veux point qu'un gendre puisse à ma fille reprocher ses parents, et qu'elle ait des enfants qui aient honte de m'appeler leur gran'dame, et qu'elle manquât, par mégarde, à saluer quelqu'un de quartier, on ne manqueroit pas aussitôt de dire cent sottises." (6)

Que ces mariages entre familles de différentes classes n'apportent point le bonheur, Molière nous le montre fortement. Dans les mariages forcés, "la parfaite convenance" de Mme Jourdain ne fleurit jamais: ni l'époux ni l'épouse ne devient heureux. George Dandin, qui voulait entrer dans une famille noble, celle des Sotenville, perd tout son bien-être dans le mariage qui résulte d'une telle union. Angélique ne lui est pas fidèle, elle ne l'aime point, elle le fait cocu avec un grand plaisir. Pour ces hommes qui veulent acheter leur épouse, Molière n'a aucune pitié. Le malheureux Sganarelle trouve que son mariage sera très triste pour lui: trop tard il aperçoit que sa femme ne l'aime pas et qu'elle l'accepte seulement parce qu'il a de l'argent. Dorimène fait à son amant, rival de Sganarelle, un aveu d'une brutalité inouïe:

"...ce mariage ne doit point vous inquiéter: c'est un homme que je n'épouse point par amour, et sa seule richesse me fait résoudre à l'accepter. Je n'ai point de bien. Vous n'en avez aussi; et vous savez que sans cela on passe mal le temps au monde, qu'à quelque prix que ce soit il faut tâcher d'en avoir. J'ai embrassé cette occasion-ci de me mettre à mon aise; et je l'ai fait sur l'espérance de me voir bientôt délivrée du barbon que je prends. C'est un homme qui mourra avant qu'il soit peu, et qui n'a tout à plus que six mois dans le ventre. Je vous le garantis défunt dans le temps que je dis; et je n'aurai pas longuement à demander pour moi au ciel l'heureux état de veuve." (7)

---

(6) Molière. Oeuvres. 10, 338 -339.

(7) Molière. Oeuvres. 5, 371.

Même après leur mariage, les filles considèrent leur père comme étant plus important que leur mari. Lorsque George Dandin trouve Angélique avec son amant, il ferme la porte à clef et lui refuse permission de rentrer dans la maison. Angélique, persuadée que ses parents ont sur elle une autorité supérieure à celle de son époux, s'écrie d'une voix suppliante:

"Oui, je confesse que j'ai tort, et que vous avez sujet de vous plaindre. Mais je vous demande, par grâce, de ne m'exposer point à la mauvaise humeur de mes parents, et de me faire promptement ouvrir." (8)

C'est toujours leur déplaisir qu'elle craint:

"Je ne veux point m'excuser, par là, d'être coupable envers vous, et je vous prie d'oublier une offense dont je vous demande pardon de tout mon coeur, et de m'épargner, en cette rencontre, le déplaisir que me pourraient causer les reproches fâcheux de mon père et de ma mère." (9)

Ces mariages résultant de la sévérité du père ne réussissaient point, cependant, à effectuer un changement dans les opinions des enfants, ni dans la direction de leurs affections. Contrairement à ce que pensait Gorgibus, du Cocu Imaginaire, ce n'est pas après le mariage que l'amour va naître. Angélique, mariée avec George Dandin selon la volonté de son père, aime toujours Clitandre. Quand son amant craint qu'elle ne l'aime plus, elle lui prononce ces mots rassurants: "Serez-vous assez faible pour avoir cette inquiétude, et pensez-vous qu'on soit capable d'aimer certains maris qu'il

---

(8) Molière. Oeuvres. 9, 79.

(9) Molière. Oeuvres. 9, 81.



y a? On les prend parce qu'on ne s'en peut défendre..." (10).

Il y avait des jeunes filles qui pensaient même gagner la liberté en se mariant. Dorimène, du Mariage Forcé, qui compte sur son frère, le spadassin, pour faire tenir à Sganarelle sa promesse de l'épouser, ne feint rien et se montre telle qu'elle est; elle avoue à son futur époux son goût pour la liberté, la dépense et le plaisir. Dorimène, soumise aux ordres de son père, cherche diligemment la liberté de vivre à son gré, et le pouvoir de diriger sa propre vie. On trouve dans cette pièce une des plus étranges confessions qui ait jamais été faite à un prétendant: "N'êtes-vous pas bien aise de ce mariage, mon aimable pouponne?" demande Sganarelle, et Dorimène répond:

"Tout à fait aise, je vous jure. Car, enfin, la sévérité de mon père m'a tenue jusques ici dans une sujétion la plus fâcheuse du monde. Je ne sais combien que j'enrage du peu de liberté qu'il me donne, et j'ai cent fois souhaité qu'il me mariât, pour sortir promptement de la contrainte où j'étois avec lui, et me voir en état de faire ce que je voudrai...je me prépare désormais à me donner du divertissement, et à réparer, comme il faut, le temps que j'ai perdu...J'aime le jeu, les visites, les assemblées, les cadeaux et les promenades, en un mot, toutes les choses de plaisir...je ne vous contraindrai point dans vos actions, comme j'espère que vous ne me contraindrez point dans les miennes...c'est assez que vous serez assuré de ma fidélité, comme je serai persuadée de la vôtre..." (11)

---

(11) Molière. Oeuvres. 5, 344-345.

Avec le même zèle que Molière emploie pour attaquer les abus du système qui permet aux pères de choisir les époux de leurs enfants et les extrémités jusqu'où ils portent leur autorité, l'auteur s'oppose à l'affectation de ces femmes qui ne croient pas que le mariage soit une chose honorable. Les fausses précieuses, dont nous avons déjà parlé, attaquaient le mariage lui-même et répandaient des théories tout à fait contraires à celles des gens qui prétendaient qu'une femme et un homme s'unissaient dans le mariage pour former une famille nouvelle. Les protestations, néanmoins, se fondaient non sur la raison, mais sur l'affectation pure et sur les raffinements de l'esprit poussés à l'extrême.

Ces femmes orgueilleuses et dédaigneuses des façons et des coutumes à la mode, refusaient avec une grande opiniâtreté de considérer le mariage comme état de vie honorable. Armande, des Femmes Savantes, professe une grande surprise lorsque Henriette lui annonce qu'elle va se marier. Elle lui demande: "Ce vulgaire dessein vous peut monter en tête?" (12) Le même dégoût pour le mariage est proclamé par la Princesse d'Elide, mais avec plus de force et plus d'aigreur: "Je regarde l'hyménée ainsi que le trépas, et il m'est impossible de forcer cette aversion naturelle: me donner un mari et me donner la mort, c'est la même chose." (13)

Les précieuses ridicules, dans leurs affectations, refusent le mariage quand Gorgibus le leur suggère. Cathos lui adresse ces mots: "Pour moi, mon oncle, tout ce que je vous puis dire, c'est que je trouve le mariage une chose tout à fait choquante. Comment est-ce qu'on peut souffrir la pensée de coucher avec un homme nu?" (14)

---

(12) Molière. Oeuvres. 2, 373.

(13) Molière. Oeuvres. 5, 451.

(14) Molière. Oeuvres. 3, 170.

Des revendications de ces femmes peu raisonnables, poussées à l'extrême, Molière se moque impitoyablement. Il s'oppose vraiment au droit si souvent abusé qu'avaient les pères de marier leurs filles sans le consentement de ces dernières, mais il ne peut point souffrir que les femmes ne se marient point. La vertu de leur opposition aux coutumes de leur âge a beaucoup dégénérée, elle est maintenant un vice déraisonnable. Les précieuses ont perdu le côté modéré de leur révolte contre le pouvoir des hommes et méritent bien, elles aussi, le rire et le ridicule. Dans leur répugnance pour le mariage et même pour l'amour, Molière ne voit qu'une affectation ridicule; une absence complète de bon sens et de raison. Il ne veut point défendre leurs vues immodérées.

Molière insiste que le mariage soit fondé sur la raison et non sur la raison déraisonnable de ces gens qui oublient le bonheur et les espoirs de leurs enfants. Ainsi, il s'oppose fortement à l'abus de l'autorité du père de famille, autorité exorbitante dans son étendue et funeste au lien conjugal. Il ne veut point les mariages inégaux et nous montre clairement qu'ils n'apportent jamais le bonheur à ces époux. (12). Molière insiste que l'on doit écouter la voix du bon sens et suivre les conseils dictés par la raison; il se moque impitoyablement de ces gens, hommes et femmes, qui s'écartent de la nature et qui tombent dans la folie. Ses Cathos, Madelon, Armande, Princesse d'Elide sont toutes des exemples amusants de la femme dépourvue de son bon sens. Que l'on ait des qualités raisonnables, que l'on respecte les droits des enfants, que l'on fonde un foyer heureux, Molière ne souhaite autre chose. Il démontre qu'il faut éviter les ridicules et les

---

(12) Voir surtout les pièces George Dandin, Le Mariage Forcé

vices dans l'état de vie conjugale et nous enseigne le moyen de procurer le bonheur dans le mariage: vivre selon les règles de la raison et du bon sens.

## CHAPITRE LV

### L'EDUCATION DES FEMMES

Au dix-septième siècle, au moment où Molière apparaissait sur la scène comique, on négligeait presque complètement l'éducation des enfants. Si les garçons recevaient bien peu d'instruction, les filles en recevaient encore moins. La raison, nous dit-on, de ce manque d'instruction reposait sur le refus, de la part des évêques, d'accepter des écoles mixtes. La plupart des localités<sup>ne</sup> pouvaient en maintenir qu'une seule, et cela, avec difficulté. Les filles se voyaient donc refuser l'opportunité de s'instruire. Rambaud nous dit qu'en Franche-Comté vingt-neuf femmes seulement sur cent pouvaient signer leur nom; dans le Béarn et l'Angoumois, neuf pour-cent; dans le Nivernais, six. "Les registres des paroisses, pour les femmes encore plus que pour les hommes, portent, en guise de signatures, une infinité de croix." (1)

L'on trouve, dès les représentations des premières pièces de Molière, que les hommes n'accordaient aucune importance à l'éducation des femmes. Les personnages de l'auteur étant les représentants véritables des gens de cette époque, c'est de cette façon que le Barbouillé répond à Angélique lorsqu'elle lui demande la ligne de conduite qu'elle doit adopter: "Il faut être retirée à la maison, donner ordre au souper, avoir soin du ménage, des enfants..." (2)

Il y a chez Molière plusieurs arguments dirigés contre l'éducation des femmes par des personnages assez importants. Parmi ceux qui désirent que la femme reste ignorante, l'on trouve Chrysale, époux de la Philaminte des Femmes savantes, et souvent truchement de Molière, qui croit que la femme possède assez de connaissances si elle peut:

---

(1) A.-R. Rambaud. Histoire de la littérature française. Paris, Renaissance du livre, 1923. P. 263.

(2) Molière. Oeuvres. Vol. 2, sc. XI, p. 24.

"...connaître un pourpoint d'avec un haut de chausse". (3) A son avis, nulle femme ne doit étudier. Il déclare:

"Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes  
Qu'une femme étudie et sache beaucoup de choses  
Former aux bonnes moeurs l'esprit de ses enfants,  
Faire aller son ménage, avoir l'oeil sur ses gens,  
Et régler la dépense avec l'économie,  
Doit être son étude et sa philosophie." (4)

Ce n'est pas Chrysale seul qui désire l'ignorance féminine.

Une pareille idée se déploie dans L'Ecole des femmes lorsque Arnolphe dit:

"C'est assez pour elle, à vous en bien parler,  
De savoir prier Dieu, m'aimer, coudre et filer." (5)

Nous voyons les effets d'une telle éducation dans cette pièce, où Arnolphe, contrairement à Chrysale, mettant sa théorie en pratique, a élevé la jeune Agnès dans l'ignorance presque totale. Dans son entêtement, il croit pouvoir ainsi l'épouser sans difficulté, mais l'écrivain démontre clairement que l'ignorance excessive de la femme n'est pas un présage de bonheur dans la vie conjugale. Ariste l'avertit:

"Une femme d'esprit peut trahir son devoir,  
Mais il faut pour le moins qu'elle ose le vouloir,  
Et la stupide au sien peut manquer d'ordinaire,  
Sans en avoir l'envie et sans penser le faire." (6)

L'on trouve chez Molière, à l'égard de l'éducation des femmes, plusieurs idées qui se rattachent à celles du Moyen Age: la femme est

---

(3) Molière. Oeuvres. 11, 409.

(4) Molière. Oeuvres. 11, 408.

(5) Molière. Oeuvres. 4, 249.

(6) Molière. Oeuvres. 4, 230.

uniquement la possession de l'homme, elle n'existe que pour lui procurer le plaisir et pour vaquer aux soins domestiques. Nous notons que Sganarelle de L'École des maris représente surtout ce point de vue. Pour sauver la vertu de son épouse, celui-ci ne voit rien au delà de l'isolement et de la réclusion:

Lisette à Isabelle

Toujours dans une chambre, à ne point voir le monde?

Sganarelle à Isabelle

Mais, vous je vous défends, s'il vous plaît, de sortir. (7)

De plus, elle doit faire preuve de simplicité dans le vêtement et la parure. Sganarelle exige d'Isabelle:

"Que d'une serge honnête elle ait son vêtement

Et ne porte le noir qu'aux bons jours seulement." (8)

Quant à ses occupations, elles doivent se limiter au soin du ménage:

"Qu'enfermée au logis, en personne bien sage,  
Elle s'applique toute aux choses du ménage,  
A recoudre mon linge aux heures de loisir,  
Ou bien tricoter quelques bas par plaisir;" (9)

Le but unique de cette éducation, c'est le mariage. Sganarelle explique dans un dialogue avec son frère (Acte 1, Scène 2) que la vie de Mme Sganarelle ne sera aucunement différente de celle d'Isabelle. Il ne souffrira pas qu'elle porte "mouches et rubans" comme sa soeur; qu'elle aille "leste et pimpante"; qu'elle voie les "belles compagnies", qu'elle coure "les divertissements, les bals et les comédies", comme Léonor; qu'elle reçoive la visite et les cadeaux de jeunes gens, ou quel

---

(7) Molière. Oeuvres. 4, 74.  
(8) Ibid.  
(9) Ibid.

prête l'oreille à leurs compliments, comme le fait la pupille d'Ariste.

Sganarelle finit par croire que l'enfant est exclusivement le fruit de son instruction et il néglige le caractère personnel, inné, existant en tout être humain et qui exige, avant tout, une sage et habile direction. Naturellement, la femme n'aime pas cette méthode d'éducation:

"C'est nous inspirer presque un désir de pécher

que montrer tant de soins de nous en empêcher." (10)

Nous voyons que Molière n'est pas d'accord avec les vues de Sganarelle: Isabelle gagne l'affection de celui qu'elle aime et son tuteur n'y peut faire autre chose que de crier en vain.

Mais il nous faut rappeler que les idées énoncées dans cette pièce ne sont pas uniquement celles de Molière. Le sujet de L'Ecole des maris était alors bien connu: Molière l'emprunte et crée une pièce comique autour du thème. Il serait aussi bien difficile d'analyser de cette source seule les opinions de notre écrivain et de les généraliser. Nous voyons qu'il s'oppose aux idées de Sganarelle à l'égard de l'éducation des filles; nous verrons qu'il ne supporte point les principes d'Arnolphe de L'Ecole des femmes et qu'il se moque de la plupart des idées de Chrysale des Femmes savantes. Pour Molière, qui veut que l'on suive les conseils de la raison, cette ignorance de la part des femmes ne semble pas judicieuse.

La belle Agnès combat avec succès les desseins de son tuteur; elle le fait avec son ingéniosité naturelle. Arnolphe prétend maintenir Agnès dans une sorte d'imbécillité intellectuelle et croit que l'ignorance et l'innocence ne forment qu'une même chose. Il attache une trop grande vertu à la simplicité d'esprit: son erreur est pro-

---

(10) Molière. Oeuvres. Vol. 4, p. 78.



fonde, comme elle se révèle à la fin de la pièce. Sa pupille épouse son amant et Arnolphe en est tout à fait bouleversé.

Nous constatons que Molière n'est point un apôtre de l'ignorance chez les femmes. L'écrivain préfère sans doute les idées de Chrysale à celles de Philaminte, d'Armande et de Bélise, mais il se moque des faiblesses de Chrysale aussi bien que de celles des femmes. L'époux de Philaminte se montre ridicule, peu décisif et ignorant; on ne doit pas considérer la plupart de ses idées comme étant celles de Molière. Certainement, à l'égard de l'éducation des femmes, Chrysale ne représente pas les opinions de l'auteur.

Quant à Sganarelle et à Arnolphe, Molière dirige toute son attaque de L'Ecole des maris et de L'Ecole des femmes contre les idées et les attitudes de ces hommes et ainsi contre leurs théories sur l'éducation des femmes. Nous voyons clairement qu'il ne voulait pas que la femme reste ignorante.

D'autre part, Molière nous peint des femmes très instruites: ces femmes pour qui la chose la plus importante dans la vie est la connaissance scientifique. Nous voyons Philaminte, Armande et Bélise, des Femmes savantes: elles désirent l'autorité intellectuelle dans tous les domaines et ne discutent que la philosophie, l'astronomie, et les sujets scientifiques. Molière ne tolère pas non plus ces femmes qui veulent toujours raisonner et donner à leur intelligence le plus libre essor. Chrysale, désespéré, s'écrie:

"Raisonner est l'emploi de toute ma maison,

Et le raisonnement en bannit la raison." (11)

La raison pour laquelle Molière n'approuve point ce genre de raisonnement interminable, c'est qu'il détruit le bonheur du ménage. Le

---

(11) Molière. Oeuvres. Vol. 11, p. 409.



bon sens est perdu quand Philaminte ne peut plus souffrir que Martine soit sa cuisinière et quand Bélise se fâche parce que cette servante "met Vaugelas en pièces tous les jours". (12) Elles s'opposent fortement à Chrysale, qui vit "de bonne soupe et non de beau langage". (13) De plus, la philosophie ne donne jamais aux femmes le bonheur conjugal: Philaminte préfère ses sujets scientifiques à son époux et Armande, pour la même raison, perd son amant, Clitandre, à Henriette, sa soeur vraiment raisonnable. Armande veut savoir si "à leurs voeux vous me sacrifiez". Philaminte lui répond:

"Ce ne sera point vous que je leur sacrifie,  
Et vous avez l'appui de la philosophie..." (14)

Il ne faut pas croire que Molière attaque la science et l'esprit eux-mêmes chez les femmes. Clitandre exprime son opinion:

"Je m'explique, madame, et je hais seulement  
La science et l'esprit qui gâtent les personnes.  
Ce sont choses de soi qui sont belles et bonnes,  
Mais j'aimerais mieux être au rang des ignorants  
Que de me voir savant comme certains gens." (15)

Le pédant Trissotin défend la science et la connaissance contre le point de vue de Clitandre:

"J'ai cru jusques ici que c'était l'ignorance  
Qui faisait les grands sots, et non pas la science..." (16)

Mais Clitandre répond:

"Vous avez cru fort mal, et je vous suis garant

---

(14) Molière. Oeuvres. II, 481.

(15) Molière. Oeuvres. II, 451.

(16) Molière. Oeuvres. II, 452.

Qu'un sot savant est sot plus qu'un sot ignorant." (17)

"Le savoir dans un fat devient impertinent", conclut Clitandre, qui s'oppose aux folies de l'éducation pédante. (18)

Molière ne contrarie jamais, soit chez la femme, soit chez l'homme, leur désir légitime d'une éducation raisonnable mais il attaque avec vigueur les abus du système. Il ne désire ni l'ignorance absolue ni le pédantisme offensif. Il nous instruit, pour emprunter les mots d'Ariste, de l'Ecole des maris, qu'il faut enseigner sans contrainte:

"Leur sexe aime à jouir un peu de liberté;  
On le retient fort mal par tant d'austérité;  
Et les soins défiants, les verrous et les grilles  
Ne font pas la vertu des femmes ni des filles.

Sganarelle

Chansons que tout cela.

Ariste

Soit, mais je tiens, sans cesse,  
Qu'il nous faut en riant instruire la jeunesse." (19)

C'est dans les mots de Clitandre, interprète des idées de Molière, que l'on trouve la vraie opinion de notre écrivain à l'égard de l'éducation des femmes:

"Mon coeur n'a jamais pu, tant il est né sincère,  
Même dans votre soeur flatter leur caractère,  
Et les femmes docteurs ne sont pas de mon goût.  
Je consens qu'une femme ait des clartés de tout;

---

(17) Molière. Oeuvres. 11, 452.

(18) Molière. Oeuvres. 11, 453.

(19) Molière. Oeuvres. 4, 79.

Mais je ne lui veux point la passion choquante  
De se rendre savante afin d'être savante;  
Et j'aime que souvent, aux questions qu'on fait,  
Elle sache ignorer les choses qu'elle sait;  
De son étude enfin je veux qu'elle se cache,  
Et qu'elle ait du savoir sans vouloir qu'on le sache,  
Sans citer les auteurs, sans dire de grands mots,  
Et donner de l'esprit à ses moindres propos." (20)

L'opinion de Molière à l'égard de l'éducation des femmes ressemble fortement à son attitude envers toutes les choses. Dans l'éducation, il veut que l'on suive les conseils de la raison, et, comme le déclare Philinte:

"La parfaite raison fuit toute extrémité

Et veut que l'on soit sage avec sobriété." (21)

---

(20) Molière. Oeuvres. 11, 382-383.

(21) Molière. Oeuvres. 7, 406.

## CHAPITRE V

### LES EPOUSES

On ne pourrait pas trouver une classe de personnes plus intéressante, plus variée, plus complexe que celle des épouses de Molière. D'une part, les femmes mariées, semblables en ceci aux servantes, possèdent plusieurs qualités et traits qui leur sont communs. Elles ont néanmoins aussi des caractéristiques bien personnelles: elles sont fortement individualisées. Peu d'entre elles se ressemblent; chacune est l'incarnation d'un trait quelconque, ou d'une attitude particulière.

On sait que lorsque Molière étudie à fond soit une qualité louable, soit un vice détestable, il se préoccupe surtout de placer l'individu marqué de cette qualité ou de ce vice dans le milieu propre à faire ressortir, expliquer et démontrer le plus clairement possible ce trait particulier.

Le cadre général de la plupart des grandes comédies de l'auteur est l'intérieur d'un foyer bourgeois, car le plus grand nombre de ses personnages appartiennent à la bourgeoisie et ils sont, tout au moins, bien à l'aise, sinon fort riches. Ce grand écrivain comique étudie les épouses bourgeoises presque exclusivement dans leur demeure et dans l'exercice de leurs fonctions domestiques et maternelles. Elles sont confortablement installées dans la vie, mais cela ne leur empêche pas d'être capables de méchancetés. Elles sont presque toujours conduites dans l'erreur par la sottise ou par l'entêtement.

En même temps que les moins bonnes, Molière peint aussi les épouses raisonnables: celles qui désirent surtout le bonheur familial, la paix domestique, par l'application des directives de la raison et du bon sens. Mais quelles qu'elles soient, bonnes ou mauvaises, honnêtes ou malicieuses, généreuses ou avaricieuses, les femmes de notre écrivain, ces types inoubliables, représentent les femmes de son é-

poque dont il a pris sur le vif les qualités et les défauts.

Les hommes de Molière sont presque tous des âmes faibles et ridicules: du moins, tous ses hommes principaux le sont. Les seuls membres de ce sexe qui sont raisonnables sont les Cléonte et les Philinte, personnages qui font ressortir d'une manière plus éclatante le côté ridicule ou sot de quelque autre caractère: un M. Jourdain ou une Philaminte. Le mélange de naïveté et de vanité, de faiblesses et d'autoritarisme fait des hommes les dupes faciles de toute femme ingénieuse. Mme Jourdain, Dame Béline, l'Angélique de George Dandin, toute femme mariée est capable d'actions méchantes ou, tout au mieux, de ruses pour tromper son époux.

Ce sont surtout les épouses qui donnent la preuve infaillible du génie de Molière, de sa souplesse de peinture. On voit une variété frappante parmi les types de cet écrivain comique, mais nulle part il n'existe des êtres plus différents, plus individuels que ses femmes mariées. La variété ne va pas sans la vérité, et l'on observe des qualités vraies, des attitudes et des pensées, des actions et des gestes réels dans les membres de cette classe. Le caractère de chacune de ses épouses principales est inoubliable: il y existe des qualités, des traits qui sont vrais pour tous les temps, qui sont éternels. La raison de la justesse de cette peinture? C'est que Molière peint ses personnages au naturel. Dans ses propres mots, il nous dit son but:

"Lorsque vous peignez les hommes, il faut peindre d'après nature; on veut que ces portraits ressemblent, et vous n'avez rien fait si vous n'y faites reconnaître les gens de votre siècle." (1)

---

(1) Molière. Oeuvres. Vol. 4, p. 432.

Dans ses personnages nous reconnaissons donc non seulement les femmes du dix-septième siècle, mais aussi celles du vingtième; il en a peint les qualités permanentes, celles qui sont toujours vraies. Ce sont vraiment des types que nous voyons, et non pas des individus; "Son dessein est de peindre les moeurs sans toucher aux personnes." (2)

Comment Molière peint-il des types humains? D'où vient son universalité? Molière étudie tous les personnages d'un genre, découvre le trait qui leur est commun. Puis, il crée son caractère et lui attribue ce trait qu'il exagère au point où tous les autres défauts lui sont subordonnés. Nous voyons alors un personnage qui caractérise toute une classe. Nous trouvons que les personnages de Molière sont toujours des "types", des "fantômes", où son imagination groupe les traits observés de divers côtés, dont les copies fonctionnent autour de nous.

Les femmes jouent des rôles d'une grande complexité dans ses pièces. La mère déraisonnable, la mère presque parfaite, la belle-mère indulgents, la marâtre méchante et les jeunes femmes coquettes, toutes sont représentées. Ecrivain fécond, Molière fait dérouler sous nos yeux toute la société. Son théâtre est riche en personnages.

Molière nous offre d'abord dans Philaminte, la femme savante, la mère déraisonnable. C'est la femme savante par excellence et tous les autres traits de sa physionomie sont subordonnés au trait dominant du pédantisme. Elle s'intéresse à tous les aspects de la science de son époque, et ne veut parler que de sujets scientifiques.

Il nous présente cependant aussi la mère vraiment mère dans la personne de Mme Jourdain. Celle-ci possède les caractéristiques tout

---

(2) Molière. Oeuvres, 5, 167.

à fait opposées à celles de Philaminte; symbole de bon sens et de jugement, elle ne s'intéresse point aux choses scientifiques qui, d'après elle, n'ont aucun rapport avec la vie familiale.

Philaminte nourrit des aspirations sociales; elle désire former un salon littéraire, une ruelle célèbre; elle a même entrepris de tracer le plan d'une académie que Platon n'avait fait qu'esquisser. En revanche, la mère raisonnable n'aspire point aux "sublimes clartés" et n'est point "embuignée de la noblesse". Au contraire, elle est bien fière de ses origines bourgeoises. Elle rappelle à son mari: "Descendons-nous tous deux que de bonne bourgeoisie?" (3) et: "Et votre père n'étoit-il pas marchand aussi bien que le mien?" (4)

Elle a encore ses manières bourgeoises, elle conserve le langage expressif, sans pédantisme, du peuple. Elle gronde M. Jourdain:

"Pour moi, je suis scandalisée de la vie que vous menez... Je ne sais plus ce que c'est que notre maison. On diroit qu'il est céans carême prenant tous les jours, et dès le matin, de peur d'y manquer, on y entend des vacarmes de violons ou de chanteurs dont tout le voisinage se trouve incommodé." (5)

Philaminte est une âme stoïque:

"...aux stoiciens je donne l'avantage

Et je ne trouve rien de si beau que leur Sage." (6)

---

(3) Molière. Oeuvres. 10,337.

(4) Ibid.

(5) Molière. Oeuvres. 10,300.

(6) Molière. Oeuvres. 10,430.



Elle est riche, en plus, et en un seul procès elle engage une somme de 40,000 écus, plus d'un demi-million aujourd'hui. Néanmoins, pour elle, la philosophie est plus importante que l'argent; quand Ariste lui annonce faussement que son procès est perdu, elle reçoit cette nouvelle avec une sérénité admirable et reproche à Chrysale son émotion:

"Vous vous troublez beaucoup  
Mon coeur n'est point du tout ébranlé de ce coup.  
Faites, faites paraître une âme moins commune,  
A braver comme moi les traits de la fortune." (7)

Sa surprise est profonde lorsque Trissotin répond qu'il ne veut plus Henriette comme épouse. Clitandre, cependant, qui est prêt à la prendre, et à donner de sa fortune à la famille de celle qu'il aime, se révèle plus philosophe que Trissotin; c'est alors que Philaminte l'accepte pour son gendre. Quant à Trissotin, elle déclare:

"Qu'il a bien découvert son âme mercenaire,  
Et que peu philosophe est ce qu'il vient de faire!" (8)

Jusqu'au bout elle demeure fidèle à elle-même: elle proclame la supériorité de la science et de l'esprit philosophique dans tous les domaines.

Mme Jourdain représente la raison et le bon sens. Elle sait que c'est la parfaite convenance des deux époux qui est la première condition du bonheur en ménage. Contrairement à son époux, qui désire un gendre noble, elle veut un gendre qui puisse donner le bonheur à sa fille. Le mariage de Lucile est un de ses plus importants projets, et elle gronde son mari:

"Vous devriez bien plutôt songer à marier votre fille, qui est

---

(7) Molière. Oeuvres. ll,477-488.

(8) Molière. Oeuvres. ll,479.

en âge d'être pourvue." (9)

Plus tard, lorsqu'elle annonce qu'il veut "avoir un gendre gentilhomme, (10), elle lui reproche ses aspirations sociales et le réprimande: "Il faut à votre fille un mari qui lui soit propre." (11) Elle s'oppose fortement à un gendre noble: elle veut que sa famille reste bourgeoise.

Les deux mères sont les antithèses de leurs maris. Chrysale, esprit faible, a perdu son autorité dans la maison par l'impérieux orgueil de sa femme: elle se croit très supérieure à ce mari qui est tout corps, alors qu'elle est tout esprit. Il n'y a qu'un seul droit qui reste à Chrysale: celui d'agir "en raisonnable époux" --- c'est-à-dire d'être toujours de l'avis de sa femme. Elle constate:

"La contestation ici est superflue,

Et de tout point chez moi l'affaire est résolue." (12)

Quant à Mme Jourdain, autant son époux est fou, autant elle est sage. Pendant que M. Jourdain essaie de gagner toutes les qualités nobles, elle veut rester bourgeoise et ne pense qu'au bonheur de sa fille et au bien-être de sa famille. M. Jourdain qui se perd dans le vice de l'imitation des nobles, est opposé par sa femme, l'élément modérateur et pondérateur qui veut sauver sa famille de la ruine et du ridicule.

La femme savante, Philaminte, réclame l'égalité des sexes devant la science: c'est au nom du sexe féminin qu'elle lève contre les hommes l'étendard de la révolte:

---

(9) Molière. Oeuvres. Vol. 10, p. 301.

(10) Molière. Oeuvres. Vol. 10, p. 338.

(11) Ibid.

(12) Molière. Oeuvres. Vol. 11, p. 412.

"Car enfin je me sens en étrange dépit  
Du tort que l'on fait du côté de l'esprit;  
Et je veux nous venger, toutes tant que nous sommes,  
De cette indigne classe où nous rangent les hommes,  
De borner nos talents à des futilités,  
Et nous fermer la porte aux sublimes clartés." (13)

Dans Tartufe, Molière nous présente un autre personnage, celui-ci unique dans ses pièces, c'est Mme Pernelle, la vieille, acariâtre et dévote mère du chef de famille, Orgon: la duegne incomparable, la seule qui se trouve dans tout le théâtre de Molière. Déçu par Tartufe, Mme Pernelle le défend et s'emporte contre tous ceux qui l'attaquent. Même quand la famille tout entière se rassemble autour d'elle, elle refuse de croire que son Tartufe est hypocrite.

Elle a, de son âge, sans doute, le bavardage intarissable, et aime à se répéter autant qu'à vanter son infaillible expérience: "J'ai prédit cent fois à mon fils..." (14) "Je vous l'ai dit cent fois quand vous étiez petit." (15)

De nature malveillante, elle n'est pas heureuse dans la maison d'Orgon. Bavarde intempérante, ce qui lui est le plus intolérable, c'est que "chacun y parle haut", et qu'elle va se voir "contrainte de se taire". Elle croit, parce qu'on ne l'écoute pas assez quand elle gronde, qu'on ne la respecte pas: "Dans toutes mes leçons j'y suis contrarié". (16) Néanmoins, les vilains côtés de ce caractère disparaissent sous le ridicule d'un verbiage suranné, et elle reste avant tout plaisante par affection sénile pour les souvenirs et les

---

(13) Molière. Oeuvres. 11,428.

(14) Molière. Oeuvres. 6,68.

(15) Molière. Oeuvres. 6,164.

(16) Molière. Oeuvres. 6,68.

exemples du vieux temps.

Ce personnage est, avant tout, comique, mais l'auteur l'a créé surtout pour montrer l'influence de l'hypocrisie sur certains cerveaux faibles.

Molière nous peint la femme d'un noble ruiné en la personne de Mme Sotenville: c'est la marâtre détestable de George Dandin. Lui, un riche paysan, désirant se marier avec une fille de bonne qualité, gagne Angélique, fille des Sotenville, comme épouse. Mais il ne trouve point le bonheur--dès son mariage, cette famille lui cause une extrême misère. Il n'est pas encore l'égal deses beaux-parents:

Mme de Sotenville

Ne vous déferez-vous jamais, avec moi, de la familiarité de ce mot belle-mère, et ne sauriez-vous accoutumer à me dire Madame?

(17)

La vanité et la folie de M. et Mme Sotenville détruisent le bonheur possible de George Dandin. Toujours, il entend les remontrances:

M. de Sotenville

Ne comptez-vous pour rien, mon gendre, l'avantage d'être allié à la maison de Sotenville?

Mme de Sotenville

Et à celle de La Prudoterie, dont j'ai l'honneur d'être issue; maison où le ventre annoblit, et qui, par ce beau privilège, rendra vos enfants gentilshommes? (18 )

Les uniques qualités de la femme d'un noble ruiné, Mme de Sotenville, sont la vanité, l'orgueil et la fierté. Elle a un tel entêtement de qualité, que nulle autre chose n'a d'importance à ses yeux, et dans ses habitudes impérieuses, elle rend tout à fait misérable la

---

(17) Molière. Oeuvres. Vol. 9, p. 27.

(18) Molière. Oeuvres. Vol. 9, p. 29.

vie de son riche gendre, le paysan George Dandin.

La seule femme qui nous montre les qualités de soupçon et de jalousie est l'épouse de Sganarelle du Cocu imaginaire. C'est un personnage esquissé plutôt que dessiné; elle joue un rôle surtout comique. En voyant son mari qui porte Célie à l'issue de son évanouissement, elle s'écrie:

"Ah, qu'est-ce que je voi?

Mon mari dans ses bras...Mais je m'en vais descendre,

Il me trahit sans doute, et je veux le surprendre." (19)

Le caractère de cette femme n'est pas très développé; elle paraît en scène surtout comme une source de comédie supplémentaire. Dans sa jalousie, elle s'exclame:

"Ah! que j'ai de dépit que la loi n'autorise

A changer de mari comme on fait de chemise! (20)

Quant aux belles-mères, nous en trouvons deux qui sont aussi des types tout à fait opposés. Bélin, femme d'Argan, est un personnage odieux. Elle déteste les enfants du premier lit, Angélique et Louison. Comme elle désire l'héritage de son époux pour elle seule, elle flatte ses manies, le caresse, le dorlotte et prend les mines les plus doucereuses pour arriver à ses fins. Néanmoins, au moment où Toinette annonce faussement que le chef de famille, Argan, est mort, que "le pauvre défunt est trespasé," Béline s'écrie:

"Le ciel soit loué! Me voilà délivrée d'un grand fardeau. Que tu es sotté, Toinette, de t'affliger de cette mort!

Toinette

Je pensais, madame, qu'il fallut pleurer.

Béline

Va, va, cela ne vaut pas la peine. Quelle perte est-ce que la sienne? et de quoi seroit-il sur la terre? Un homme incommode

(19) Molière. Oeuvres. Vol. 3, p. 297.

(20) Molière. Oeuvres. Vol. 3, p. 298.

à tout le monde, malpropre, dégoûtant, sans cesse un lavement ou un médecine dans le ventre, mouchant, toussant, crachant toujours; sans esprit, ennuyeux, de mauvaise humeur, fatiguant sans cesse les gens, et grondant jour et nuit servantes et valets!..(21)

Dupée par la ruse de Toinette, elle montre son caractère réel, détestable, hypocrite et malveillant. C'est une des femmes les plus odieuses que Molière ait jamais créées.

De l'autre côté, nous voyons Elmire qui est probablement la plus honnête femme qui ait été imaginée par un poète. Mariée à un sot, elle est néanmoins fidèle à son mari. Tous ses soins sont pour le bonheur du ménage, et elle concentre ses affections sur les enfants de ce dernier, jeunes gens qu'elle aime bien. On ne saurait concevoir un contraste plus frappant que celui existant entre ces deux types de belles-mères, la mauvaise et la bonne.

A l'examiner ainsi, l'une après l'autre, on dirait que Molière a voulu exercer ses talents et aussi montrer la souplesse de son art en présentant les deux côtés de tout problème qu'il expose. (22)

---

(21) Molière. Oeuvres. Vol. 12, pp. 162-163.

(22) Dans ce chapitre, nous voyons la mère mauvaise et la mère presque parfaite; la belle-mère indulgente et la marâtre détestable. Ailleurs, nous verrons les jeunes filles admirables, par exemple, Henriette, et les filles odieuses: Angélique et Dorimène. Quant aux hommes, Molière nous présente l'avare, Harpagon, et le prodigue Oronte du Bourgeois Gentilhomme. A l'égard de l'éducation, nous voyons son Sganarelle et son Arnolphe, par opposition avec Ariste et Chrysale. Dans les comédies de Molière presque chaque personnage principal est contrasté tandis que les rôles secondaires sont esquissés plutôt que peints et ne sont pas mis en opposition,

L'écrivain admirable qu'était Molière nous peint aussi de jeunes épouses. Fidèle à la réalité contemporaine, (23) il nous montre que même après le mariage une jeune épouse a lieu de craindre le pouvoir paternel. Zerbinette, dans les Fourberies de Scapin en a une appréhension forte:

"Le changement d'un coeur d'un amant n'est pas ce qu'on peut le plus craindre. On se peut naturellement croire assez de mérite pour garder sa conquête: et ce que je vois le plus redoutable dans ces sortes d'affaires, c'est la puissance paternelle, auprès de qui tout le mérite ne sert de rien." (24)

L'aimable Hyacinthe, craintive, nous montre l'impuissance des jeunes gens contre la volonté des pères:

"Je crains un pouvoir qui combattra dans votre coeur les tendres sentiments que vous pouvez avoir pour moi. Vous dépendrez d'un père qui veut vous marier à une autre personne: et je suis sûre que je mourrai si ce malheur m'arrive." (25)

Et la coquette Angélique de George Dandin:

"Je vous prie...de m'épargner...le déplaisir que me pourrait causer les reproches fâcheux de mon père et de ma mère." (26)

Molière, osant mettre en évidence les moeurs de son siècle, montre, dans la pièce George Dandin, que le vrai mariage doit se fonder sur l'amour, que la chose la plus importante c'est le bonheur du

---

(23) A cause de leur dépendance légale de la volonté du père, les enfants n'avaient pas le droit de se marier sans le consentement paternel. A cet égard, voir chapitre précédent intitulé "Le Mariage". (111)

(24) Molière. Oeuvres. Vol. 11, p. 238.

(25) Molière. Oeuvres. Vol. 11, p. 181.

(26) Molière. Oeuvres. Vol. 9, p. 81.

ménage. Angélique, femme de George Dandin, explique sa révolte: ce mari lui était imposé par ses parents et elle a soin de rappeler qu'elle a été le prix d'un marché conclu entre un gentilhomme et un paysan riche: "M'avez-vous, avant le mariage, demandé mon consentement? Vous n'avez consulté que mon père et ma mère: ce sont eux proprement qui vous ont épousé." (27).

Dire qu'elle s'est sacrifiée pour ses parents serait aller bien loin; mais on peut bien dire qu'elle a préféré Dandin au célibat ou au couvent, voilà pourquoi elle est devenue son épouse. Elle n'a pour cela aucune intention "de renoncer au monde, et de m'enterrer toute vive dans un mari". Elle n'a non plus l'intention de "mourir si jeune", mais de continuer à aimer Clitandre. Elle lui dit:

...pensez-vous qu'on soit capable d'aimer de certains maris qu'il y a? On les prend parce qu'on ne s'en peut défendre, et que l'on dépend des parents qui n'ont des yeux que pour le bien; mais on sait leur rendre justice, et l'on se moque fort de les considérer au delà de ce qu'ils méritent. (28)

Nous voyons ici que le mariage forcé n'apporte point le bonheur conjugal et que la femme, par conséquent, est toujours prête à se venger de son mari. Angélique nous montre que ces jeunes épouses ont des ruses, des fourberies et des moyens de se venger des mariages forcés. Sans doute cette femme représente bien toute sa classe sociale.

On voit même des traces de l'inquiétude conjugale de Molière dans les rôles des épouses. Dans L'Impromptu de Versailles, qui est une

---

(27) Molière. Oeuvres. 9, 53.

(28) Molière. Oeuvres. 9, 75.



véritable peinture des personnages de sa troupe, nous voyons Mlle Molière qui dit:

"C'est une chose étrange, qu'une petite cérémonie (le mariage) soit capable de nous ôter toutes nos belles qualités, et qu'un mari et un galant regardent la même personne avec des yeux si différents.

Molière

Que de discours!

Mlle Molière

Ma foi, si je faisais une comédie, je la ferois sur ce sujet. Je justifierois les femmes de bien des choses dont on les accuse; et je ferois craindre aux maris la différence qu'il y a de leurs manières brusques aux civilités des galants." (29)

Molière et Armande avaient-ils eu leurs difficultés à ce même sujet? Ce rôle est celui de la femme de Molière, et non pas celui d'un "type". L'Impromptu est le miroir où se reflètent les troubles domestiques qui se sont élevés entre Molière et sa femme. Les paroles de Mlle Molière sont d'une vérité cuisante.

Dans les épouses de Molière, on trouve toutes les qualités des femmes de son siècle, de tout siècle. L'ingéniosité naturelle, la ruse, les affectations ridicules sont là, et parfois le bon sens et la raison y sont aussi. L'auteur n'est ni féministe ni antiféministe exclusivement, mais il veut nous présenter un tableau fidèle des femmes de son époque. Il se moque de celles qui se perdent dans l'affectation. Il proclame les droits des femmes de se venger de leurs maris tyrans ou simplement ridicules. Il défend et la famille et l'amour contre leurs adversaires, contre tous ceux qui veulent les ré-

genter.

Nulle part Molière ne nous donne un exemple plus frappant de son génie: c'est le peintre suprême de la variété. La diversité de ses personnages et surtout des épouses nous indique que Molière a étudié la nature dans tous ses aspects et nous la présente avec une grande facilité.

Encore une fois, dans le portrait qu'il nous offre des épouses, Molière se montre apôtre du bon sens et de la raison. Contre les femmes ridicules il lance des moqueries impitoyables. Il s'oppose et aux folies des femmes peu raisonnables et aux coutumes de la société polie qui les a dénaturées.

Sur la scène française, comme dans la plupart des oeuvres littéraires, la servante joue un rôle traditionnel; elle est représentée dans les pièces de Molière comme un personnage caractéristique dont les traits les plus saillants sont presque invariables. On trouve en elle peu d'instruction mais une honnêteté et une franchise campagnardes qui font d'elle le symbole du bon sens et de la raison. La position qu'elle occupe dans le foyer de son patron est tout à fait unique. A cause de ses longues années de service, de l'affection que lui témoignent les enfants et de l'intérêt sans égoïsme qu'elle prend au bien-être de la famille, on lui pardonne les libertés presque inconcevables qu'elle se permet. Avec une franchise peu déguisée elle fait la leçon à celui <sup>chez</sup> qui elle voit un vice social qui lui déplaît et ainsi, avec beaucoup d'énergie, elle met en relief ces vices mêmes dont Molière veut guérir la société.

L'on ne sait que dans la comédie de Molière, l'intrigue n'entre guère: l'auteur ne s'en préoccupe pas. Il se garde d'attirer notre attention par les incidents compliqués d'un noeud adroit. Le dénouement est le plus souvent amené par un événement très banal, même enfantin; par exemple: une reconnaissance (L'Avare, V,V), l'intervention du roi (Tartuffe, V,VII), une fausse nouvelle (Les Femmes Savantes, V,V). Pour Molière, c'est le ridicule ou le vice qui est le ressort duquel dépend la pièce entière. Tout ce qui sert à accentuer le côté ridicule d'un personnage dans une pièce est d'une très grande importance: voilà la raison d'être du rôle des servantes.

Toutes les servantes de Molière remplissent une fonction considérable dans ses pièces; même celles qui ne sont qu'esquissées servent à faire ressortir plus clairement le côté odieux ou ridicule de quel- que personnage de la comédie. Dans Les Précieuses ridicules, la ser-

vante Marotte est la frappante antithèse de Cathos et de Madelon. Par son bon sens, sa raison et son parler franc, elle souligne vivement, au moyen de contrastes, les folies des peques. Elle n'a point appris "la philosophie dans le Grand Cyre", et rien dans son passé ne la prépare à servir des précieuses. De plus, elle n'entend rien à leur langage et ne comprend pas qu'on dise "le conseiller des grâces" au lieu de "miroir". Ses habitudes de parler d'une manière directe sont tout à fait opposées à celles des précieuses. Marotte s'écrie:

"Par ma foi, je ne sais point quelle bête c'est là; il faut parler chrétien si vous voulez que je vous entende." (1)

On ne saurait trop insister sur le fait que Marotte nous montre clairement les absurdités et les affectations des précieuses folles. C'est là l'explication et l'importance de son rôle dans cette pièce.

Le caractère de Marotte n'est pas entièrement développé dans Les Précieuses ridicules, mais il est dépeint suffisamment pour que nous y trouvions en germe les traits de toutes les autres servantes de Molière. Dorine, dans L'Avare, joue essentiellement le même rôle que Marotte; mais, différente de celle-ci, qui est encore jeune, Dorine est déjà une femme mûre lorsque nous la rencontrons sur la scène. Servante d'Orgon, elle a pris la direction de la maison depuis son arrivée, il y a quinze ans. Elle a élevé les deux enfants d'Orgon, leur a servi de mère et elle conserve, même après l'arrivée d'une nouvelle femme par un second mariage, son franc parler et ses habitudes de gouverner. Lors même que le maître ne s'intéresse qu'aux choses pécuniaires, cette servante fidèle reste attentive aux soins du ménage et des enfants. Ce qui est le plus important, c'est que Dorine représente le bon sens et la raison par opposition à la folie d'Orgon.

---

(1) Molière. Oeuvres. Vol. 3, p. 173.

La raideur de caractère du maître du logis ressort plus clairement de cette différence existant entre ces deux personnages.

Dans Le Bourgeois gentilhomme, figure Nicole. Intelligente, mais moins habile que zélée à la tâche qu'elle poursuit, celle de s'opposer à M. Jourdain, elle présente un contraste frappant avec son maître. Tandis que M. Jourdain aspire à la noblesse, s'efforce de parler correctement et se perd dans sa sottise vanité, Nicole reste la fille de village, gaillarde et bien bâtie. Au cours de la pièce entière, elle reste opposée aux espoirs sociaux de M. Jourdain; elle le rabroue, le gronde, et approuve ceux qui ont du bon sens et de la raison. Du seul fait que Nicole nous aide à apprécier le côté ridicule de M. Jourdain, son rôle est d'une importance majeure.

Toutes les servantes, nous le répétons, interprètent ce rôle révélateur. On ne saurait concevoir nulle part un contraste plus vif que celui existant entre Martine et Les Femmes savantes: toutes les actions de cette première concourent à mettre en relief les qualités déplorables de ces femmes. Elle s'oppose à leur langage, à leur ambition sociale, au choix qu'elles font d'un mari pour Henriette, à leur affectation spirituelle: "L'esprit n'est point du tout ce qu'il faut en ménage." (2) Comme Molière, elle n'aime pas ces femmes qui ne considèrent que l'esprit, qui perdent de vue complètement l'aspect matériel dans toutes les phases de la vie.

La Toinette du Malade imaginaire joue exactement le même rôle. Elle reste toujours opposée aux entêtements fous d'Argan. Elle se donne une grande liberté lorsque cet hypocondriaque veut marier sa fille au ridicule Thomas Diafoirus:

Argan: Je lui commande absolument de se préparer à prendre le mari que je dis.

Toinette: Et moi, je lui défends absolument d'en faire.

---

(2) Molière. Oeuvres, vol. 11, p. 475.

Argan: Qu'est-ce donc que nous sommes? et quelle audace est-ce là, à une coquine de servante, de parler de la sorte devant son maître?

Toinette: Quand un maître ne songe pas à ce qu'il fait, une servante bien sensée est en droit de le redresser. (3)

Elle s'oppose fortement aux folies de ce tyran et nous indique ses côtés bizarres. Elle demeure toujours fidèle au genre de la servante telle qu'elle était au dix-septième siècle, d'après Molière, et sert à faire ressortir davantage les erreurs et les ridicules de son maître.

Que les servantes s'opposent généralement aux absurdités de leurs maîtres, cela n'est pas parce qu'elles sont méchantes ou que leurs aînés leur déplaisent. Lorsque les bonnes grondent, elles opposent leur bon sens aux désirs irraisonnables de leurs maîtres dans l'intérêt de ces derniers. C'est contre les erreurs, non pas contre les gens que les servantes élèvent toujours la voix. Ecoutez à cet égard Toinette expliquer à Argan: "Il est mon devoir de m'opposer aux choses qui vous peuvent déshonorer." Et encore: "Je m'intéresse, comme je dois, à ne point vous laisser faire la folie." (4)

Ces servantes, cependant, comme individus, possèdent des qualités particulières à chacune d'elles. C'est-à-dire, leur rôle n'est pas créé uniquement pour faire ressortir les caractères des personnages importants. Elles jouissent de la confiance de leurs cadets, qu'elles défendent contre les abus de leur famille ou de leurs époux respectifs. Nous voyons Angélique qui supplie ainsi sa servante:

Angélique: Ne m'abandonne point, je te prie, dans l'extrémité où je suis.

---

(3) Molière. Oeuvres. Vol. 12, p. 58.

(4) Molière. Oeuvres. Vol. 12, p. 59.

Toinette: Moi, vous abandonner! J'aimerois mieux mourir. (5)

Toutes sont loyales aux jeunes filles et aux caractères qui font preuve de bon sens. Elles n'ont aucune hésitation à dire leur façon de penser quand elles ont affaire à un individu qui s'en tient obstinément à ses bizarreries. Orgon veut marier sa fille à Tartufe, un homme qu'elle n'aime point, mais Dorine prévient son maître:

"Il est bien difficile enfin d'être fidèle  
A de certains maris faits d'un certain modèle;  
Et qui donne à sa fille un homme qu'elle hait,  
Est responsable au ciel des fautes qu'elle fait.  
Songez à quels périls votre dessein vous livre." (6)

Le bon sens de Dorine qu'elle exprime dans son parler abrupt lui mérite une influence prépondérante sur la famille de son maître. Elle donne librement des conseils à Mariane, âme timide, qui se montre impuissante devant l'autorité paternelle:

Mariane: Contre un père absolu que veux-tu que je fasse?

Dorine: Lui dire qu'un coeur n'aime point par autrui;  
Que vous vous mariez pour vous, non pas pour lui,  
Qu'étant celle par qui se fait toute l'affaire,  
C'est à vous, non à lui, que le mari doit plaire:  
Et que, si son Tartufe est pour lui si charmant,  
Il peut l'épouser sans nul empêchement. (7)

Cette servante inspire confiance aux jeunes gens: C'est en sa présence que Mariane et Valère s'entretiennent; c'est elle qui les réconcilie. Les jeunes âmes, et surtout Mariane, savent que Dorine leur est fidèle et qu'elle ne les trahira jamais.

---

(5) Molière. Oeuvres. 12,70.

(6) Molière. Oeuvres. 6,95.

(7) Molière. Oeuvres. 6,100-101.

Nous avons vu que l'influence de la bonne, Nicole, dans la pièce Le Bourgeois gentilhomme est très grande à cause de son rôle révélateur. Elle fait preuve, en outre, de loyauté envers Mme Jourdain et Lucile, lorsqu'elle collabore avec elles contre les manies du maître du logis: elle reste fidèle à la famille et à Mme Jourdain lorsque M. Jourdain veut inviter des gens de qualité chez lui:

"Madame parle bien. Je ne saurois plus voir mon ménage propre avec cet attirail de gens que vous faites venir chez moi. Ils ont des pieds qui vont chercher de la boue dans tous les quartiers de la ville pour l'apporter ici; et la pauvre Françoise est presque sur les dents à frotter les planchers que vos beaux maîtres viennent crotter régulièrement tous les jours." (8)

Quand M. Jourdain veut protester contre les libertés prises par Nicole, son épouse lui répond: "Nicole a raison; et son sens est meilleur que le vôtre."

Cette servante ne cesse jamais de seconder Mme Jourdain; souvent même elle paraît être l'écho de cette femme.

Mme Jourdain: N'irez-vous point l'un de ces jours au collège vous faire donner le fouet à votre âge?

M. Jourdain: Pourquoi non?...

Nicole: Oui, ma foi, cela vous rendroit la jambe mieux faite. (9)

Nicole est heureuse de savoir que Mme Jourdain désire Cléonte comme gendre et avoue son amour pour un homme: le valet de Cléonte. Elle espère même que, une fois mariés, elle ne devra pas se séparer de Mme Jourdain et de Lucile:

"En vérité, madame, je suis la plus ravie du monde de vous voir

---

(8) Molière. Oeuvres. 10,300-301.

(9) Molière. Oeuvres. 10,302.



dans ces sentiments: car si le maître vous revient, le valet ne me revient pas moins, et je souhaiterais que notre mariage se pût faire à l'ombre du leur." (10)

Même dans l'amour, Nicole seconde et imite Lucile. Les quatre jeunes gens se brouillent: Cléonte et Covielle ne veulent pas entendre les excuses que leur offrent Lucile et Nicole.

Lucile (s'arrêtant): Eh Bien, puisque vous ne voulez pas m'écouter, demeurez dans votre pensée, et faites ce qu'il vous plaira.

Nicole (s'arrêtant aussi): Puisque tu fais comme cela, prends-le tout comme tu voudras. (11)

Dans toute cette scène, Nicole se fait l'écho de la pensée de Lucile, et imite, de sa façon paysanne, les gestes et les mots de cette dernière. Dans tout ce que fait Lucile, Nicole lui reste fidèle.

Comme toutes les servantes secondent la cause des femmes contre l'abus de l'autorité paternelle, l'homme se trouve contrarié dans ses désirs. La situation dans laquelle se trouve M. Jourdain ressemble certainement à celle du Barbouillé qui crie à sa servante Cathau: "Vous vous gâteriez, par ma foi, toutes deux, mesdames les carognes: et toi, Cathau, tu corromps ma femme: depuis que tu la sers, elle ne vaut pas la moitié de ce qu'elle valait." (12)

Contre le jugement des femmes et surtout celui de la servante, les folies des hommes ridicules sont davantage mises en relief.

Dans Les Femmes savantes, l'on voit la servante Martine qui demeure fidèle à Chrysale contre les femmes sottes et imbues de connaissances scientifiques. Le langage paysan et incorrect de Martine est

---

(10) Molière. Oeuvres. 10,321.

(11) Molière. Oeuvres. 10,331.

(12) Molière. Oeuvres. 2,XVLLI

mis en opposition au parler raffiné des beaux esprits. Au lieu du "jargon" de ces femmes, Martine offre le langage simple et fort de ceux qui parlent pour être compris:

"Quand on se fait entendre, on parle toujours bien...

Mon Dieu! je n'avois pas étugué comme vous,

Et je parlons tout droit comme on parle chez nous." (13)

Ce parler de chez nous, c'est le parler droit et rude, égayé et animé par ces proverbes dont Martine est prodigue. Loyale à son maître, elle exagère sans doute, lorsque, surexcitée par l'émulation, elle prend le parti de l'époux contre celui de la femme:

"Si j'avais un mari, je le dis,  
Je voudrais qu'il se fît le maître du logis;  
Je ne l'aimerois point, s'il faisait le Jocrisse,  
Et si je contestois contre lui par caprice,  
Si je parlois trop haut, je trouverois fort bon  
Qu'avez quelques soufflets il rabaissât mon ton." (14)

Cette servante est toujours prête à aider Chrysale et Henriette, et lorsque Chrysale demande: "Secondez-moi bien tous." elle lui réplique: "Laissez-moi j'aurai soin

De vous encourager, s'il en est besoin." (15)

Cette honnête campagnarde et bonne cuisinière, dépourvue des moindres notions de la grammaire, est la fidèle amie de ceux qui s'opposent aux folies intellectuelles. La loyauté est un des traits moraux les plus importants chez cette servante.

La Claudine de George Dandin n'hésite point à faire tout son possible pour ruiner les espoirs du héros de la pièce. Comme Angé-

---

(13) Molière. Oeuvres. 11,402.

(14) Molière. Oeuvres. 11,474.

(15) Molière. Oeuvres. 11,469.

lique, sa maîtresse, n'aime pas cet homme, la servante aussi ne l'aimera guère. L'époux d'Angélique va certainement être "cocu", mais la question de la moralité ne doit pas même être considérée lorsque le bonheur de sa maîtresse est en jeu. La servante lui donne son appui:

Mme de Sotenville: (à George Dandin)

Allez, vous ne méritez pas l'honnête femme qu'on vous a donnée.

Claudine: Oui, monsieur, vous devez, pour le punir, faire l'amour à ma maîtresse. Pressez, c'est moi qui vous le dis; ce sera fort bien employé; et je m'offre à vous y servir, puisqu'il m'en a déjà taxée. (16)

Toinette, du Malade imaginaire, démontre que la servante sait se servir de ses qualités ingénieuses pour machiner une ruse déceptive. Cette bonne a l'intention de jouer un bon tour à sa maîtresse, Angélique. Elle veut ruiner l'autorité abusive de M. Purgon et, afin d'y réussir, elle se déguise en médecin. Avec une grande habileté, elle paraît et reparait sur la scène soit comme Toinette, soit comme médecin. Enfin, avec assurance, elle accorde à M. Argan, qu'elle a convaincu, une consultation accablante pour M. Purgon. (Scène XLV)

Toinette: (en médecin)

Donnez-moi votre pouls. Allons donc, que l'on batte comme il faut. Ah! je vous ferai bien aller comme vous devez. Ouais! ce pouls-là fait l'impertinent; je vois bien que vous ne me connaissez pas encore. Qui est votre médecin?

Argan: Monsieur Purgon.

Toinette: Cet homme-là n'est point écrit sur mes tablettes entre les grands médecins. De quoi dit-il que vous êtes ma-

lade?

Argan: Il dit que c'est du foie, et d'autres, disent que c'est de la rate.

Toinette: Ce sont tous des ignorants. C'est du poumon que vous êtes malade.

..

Toinette: ... Que vous ordonne votre médecin pour votre nourriture?

Argan: Il m'ordonne du potage.

Toinette: Ignorant!

Argan: De la volaille.

Toinette: Ignorant!

Argan: Du veau.

Toinette: Ignorant! ... Ignorantus, ignoranta, ignorantum...  
Votre médecin est une bête. (17)

Il existe une grande similitude entre les servantes de Molière, nous l'avons déjà dit. Mais l'on ne pourrait pas trouver un exemple plus typique de cette classe de la société qu'en la personne de la nourrice chez Géronte dans Le Médecin malgré lui. Dans son patois, elle démontre son bon sens et son jugement net. Au sujet d'un médecin auquel Géronte veut confier sa fille malade, Jacqueline dit:

"Par ma fi, monsieur, ceti-ci fera justement ce qu'ant fait les autres. Je pense que ce sera quessi queumi; et la meilleure médecaine que l'on pourrait bailler à votre fille, ce serait, selon moi, un biau et bon mari, pour qu'elle eût l'amiquié." (18)

Jacqueline demeure loyale à Lucinde lorsque Géronte veut

---

(17) Molière. Oeuvres. 12,154-155,156,157.

(18) Molière. Oeuvres. 8,41.

lui faire accepter pour époux un homme qu'elle n'aime pas.

Géronte: ... Et lorsque j'ai été dans le dessein de la marier, ne s'est-elle pas opposée à mes volontés?

Jacqueline: Je le crois bien, vous li vouillais bailler un homme qu'elle n'aime point. Quenne prenais-vous ce Monsieur Liandre, qui li touchait au coeur? Elle aurait été fort obéissante; et je m'en vas gager qu'il la prendrait, li, comme elle est, si vous la li vouillais donner. (19)

Les opinions de Jacqueline à l'égard du choix d'un époux ressemblent beaucoup à celles qu'a Mme Jourdain:

"...j'ai toujours oui dire qu'en mariage, comme ailleurs, contentement passe richesse... On n'a que son plaisir en ce monde; et j'aimerais mieux bailler à ma fille un bon mari qui li fût agréable que toutes les rentes de la Biauusse." (20)

On ne saurait trop insister sur l'aspect amusant sous lequel se présentent les bonnes. Dans leur constante opposition aux manies exagérées des gens, dans leur parler simple, dépourvu de tout raffinement, dans leur bon sens, l'on trouve une source inépuisable de comédie. Les servantes aiment à se moquer des politesses affectées de leurs maîtres. Dans le Dépit amoureux, tandis que Lucile nous inspire de la compassion et nous attendrit, Marinette nous amuse et nous fait rire. Cette dernière joue auprès de Lucile le même rôle que remplit Gros-René auprès d'Eraste. C'est en établissant ce double contraste que l'auteur a su rendre amusantes ces scènes de plaintes, de reproches, qui, de leur nature même, promettaient d'être sérieuses. Dans la grande scène de brouille et de réconciliation (Acte 4, Scène 3),

---

(19) Molière. Oeuvres. 8,42.

(20) Molière. Oeuvres. 8,43.

Marinette seconde et imite sa maîtresse et, ainsi, une situation vraiment comique est présentée. Par son parler sans détour et sa manière peu polie, elle nous fait rire lorsqu'elle se dispute avec Gros-René:

"Moi, j'aurais de l'amour pour ta chienne de face?

Moi, je te chercherais? Ma foi, l'on t'en fricasse

Des filles comme nous." (21)

Lisette de L'Amour médecin présente une attaque véhémante et pleine d'humour à l'adresse des médecins lorsqu'elle dit à Sganarelle:

"Ma foi! Monsieur, notre chat est échappé depuis peu d'un saut qu'il fit du haut de la maison dans la rue; et il fut trois jours sans manger et sans pouvoir remuer ni pied ni patte; mais il est bienheureux de ce qu'il n'y a point de chats médecins, car ses affaires étaient faites, et ils n'auraient pas manqué de la purger et de la saigner." (22)

L'on pourrait citer une autre scène bien comique (Scène 11), au cours de laquelle la Comtesse d'Escarbagnas essaie d'instruire sa servante Andrée. Le côté ridicule de la Comtesse ressort davantage et le parler direct comme la manière paysanne de la servante nous font rire, lorsque Andrée s'efforce de saisir les nouvelles coutumes et de comprendre les expressions pompeuses de sa maîtresse:

Andrée: Est-ce, Madame, qu'à la cour d'armoire s'appelle une garde-robe?

La Comtesse: Oui, butorde, on appelle ainsi le lieu où on met les habits.

Andrée: Je m'en ressouviendrai, Madame, aussi bien que de votre grenier, qu'il faut appeler garde-meuble.

---

(21) Molière. Oeuvres. 2,412.

(22) Molière. Oeuvres. 7,340.

... J'enfermerais votre manchon et vos coiffes dans votre armoi..., dis-je, dans votre garde-robe.

La Comtesse: Appelez-moi ce petit fripon de laquais.

Andrée: Holà! Criquet!

La Comtesse: Laissez-la votre Criquet, bouvière, et appelez laquais.

Andrée: Laquais donc, et non pas Criquet, venez parler à Mame. Je pense qu'il est sourd. ~~Criq...~~ laquais, laquais! (23)

Molière introduit la servante dans ses oeuvres théâtrales pour y remplir une fonction essentielle, à savoir, pour lui permettre de faire de la satire. L'auteur se sert de sa franchise, poussée à l'excès, et de sa simplicité pour faire ressortir les qualités peu admirables soit d'hypocrisie, soit d'exagération, chez les gens auxquels la servante s'oppose. Mais, comme nous venons de le constater, cette personne qui se révèle à nous, douée de bon sens et d'humour est un des caractères les plus intéressants et les plus amusants de tout le théâtre français.

CHAPITRE VII

LES FILLES

Molière<sup>me</sup> nous présente nulle part un panorama plus intéressant, plus vaste que dans sa peinture des filles. Encore une fois, l'écrivain comique nous offre une grande variété de personnages en nous représentant des filles souvent fort différentes entre elles mais généralement fidèles à leur sexe en leurs traits dominants. De ses caractères féminins, il y en a quelques-uns qui sont empruntés à la tradition littéraire, d'autres qui sont issus de l'imagination féconde de l'auteur; mais la plupart, par leurs qualités et leurs défauts, ressemblent aux gens que Molière observait de son temps. Quoiqu'il en soit, chaque jeune femme possède des traits caractéristiques et exprime des opinions qui sont communs à son sexe; chacune représente la fille du dix-septième siècle comme celle de tous les temps, la fille éternelle.

En analysant ce personnage, l'on peut en former deux classes générales: la jeune, et la vieille. La première de ces classes se divise en deux parties: la jeune fille raisonnable et la jeune fille ridicule.

Observateur attentif des hommes et des femmes, Molière nous présente la nature humaine d'après ses considérations et ses expériences. Nous avons déjà vu qu'il connaissait à fond les femmes et les filles (1); aussi a-t-il su nous révéler avec vraisemblance leurs caractères. Les traits qu'il leur attribue ne sont pas cependant toujours louables: les caractéristiques les plus répandues parmi ses filles sont l'ingéniosité naturelle, la vanité, la coquetterie, ainsi que d'autres dispositions humaines peu admirables.

---

(1) Voir le chapitre "Les femmes dans la vie de Molière".



Un seul et unique problème confronte chacune des filles de Molière du fait que son père ou son tuteur veut la marier avec un homme qu'elle n'aime point: pour Henriette, des Femmes Savantes, par exemple, c'est sa mère Philaminte qui désire la donner à un homme ridicule. Semblable situation existe pour toutes les jeunes filles qui s'opposent, bien entendu, à la volonté du chef de famille mais qui n'ont ni le droit ni la liberté d'agir à leur gré. (2) C'est en étudiant divers caractères dans cet état malheureux que nous reconnaissons les traits communs des jeunes filles.

Les filles raisonnables montrent, beaucoup plus que leur père ou leur mère, le sens de la loyauté familiale. Victimes de l'irréflexion paternelle, elles protestent inutilement contre l'abus d'une autorité qui devient une véritable tyrannie: le droit d'un père de marier sa fille. Mais, en se défendant, elles n'emploient que des moyens légitimes et ne vont jamais jusqu'à la révolte. Lucile, seule, ne se voit pas forcée de repousser quelque horrible prétendant. La gentille Mariane de L'Artufe se jette pitoyablement aux genoux de son père lorsqu'il prétend, malgré les refus de sa fille, lui imposer un asile. Elle ne songe même pas à fuir et à épouser Valère. De même que cette dernière, Angélique du Malade Imaginaire considère le refuge du couvent; elle ne se soulève que contre une marâtre cupide et méchante. Henriette, des Femmes Savantes, ne songe pas à se révolter contre la décision de la famille pour échapper à Trissotin. Elise de L'Avare se montre plus osée; elle introduit son prétendant chez son père, mais elle se reproche un tel procédé, et, un peu plus tard, après s'être permise des gestes désinvoltes à l'égard de son père elle songe à se donner la mort plutôt qu'à faire une fugue interdite. On doit accor-

---

(2) Voir le chapitre "Le Mariage"

der quelque indulgence à cette jeune fille, orpheline de mère, qui est contrainte de lutter contre un père sans coeur.

Toutes les jeunes filles raisonnables de Molière désirent passionnément le mariage. Alors que la plupart veulent épouser un amant pour lequel elles ressentent quelque sentiment de tendresse, le père ou le tuteur désire leur en imposer un tout autre. La fille, ainsi contrariée, doit gagner l'affection de celui qu'elle aime au moyen de son ingéniosité. Aucune d'entre les jeunes fille de Molière ne manque d'y avoir recours.

Isabelle, pupille de Sganarelle dans L'Ecole des maris se révolte contre les desseins de son tuteur à son sujet. Prisonnière, elle envoie Sganarelle parler à son amant Valère, sous prétexte de décourager sa poursuite. Elle s'excuse de son projet:

"Mais l'injuste rigueur dont envers moi l'on use

Dans tout esprit bien fait me servira d'excuse." (3)

La ruse la plus hardie de cette jeune fille, néanmoins, est celle où elle charge Sganarelle de remettre à Valère la lettre qu'elle a écrite tout en l'avertissant de ne pas l'ouvrir. C'est un jeu habile: à la fin de la pièce, Isabelle épouse l'homme de son choix et non son tuteur, Sganarelle.

Une jeune fille de la seconde "école" de Molière et qui se trouve dans une pareille situation est Agnès, de L'Ecole des femmes. Elle s'oppose fortement aux idées d'Arnolphe, tuteur cruel qui veut l'épouser. Elle lui avoue franchement qu'elle ne l'aime point:

Agnès: Chez vous le mariage est fâcheux et pénible,

Et vos discours en font une image terrible...

Arnolphe: Vous ne m'aimez donc, à ce compte?

---

(3) Molière. Œuvres. Vol. 4, p. 92.

Agnès: Vous?

Arnolphe: Oui.

Agnès: Hélas! Non.

Arnolphe: Comment, non?

Agnès: Voulez-vous que je mente? (4)

Elle l'avertit:

"Croit-on que je me flatte, et qu'enfin dans ma tête  
Je ne juge pas bien que je suis bête?  
Moi-même j'en ai honte; et, dans l'âge où je suis,  
Je ne veux plus passer pour sotte, si je puis." (5)

Cette fille ingénue réussit bien à ne pas "passer pour sotte": elle défait, par sa spontanéité naturelle et son ingéniosité innée tous les desseins de son tuteur et épouse son Horace bien-aimé. Nous savons que le sujet de L'Ecole des maris et celui de L'Ecole des femmes étaient tous deux bien connus à cette époque. Cette capacité des filles de se servir d'une ruse quelconque contre les hommes n'appartient point à elles seules; c'est un trait caractéristique de toutes les filles de notre grand écrivain comique.

Lucile, différente des autres jeunes filles de Molière, n'a pas de prétendant odieux contre lequel elle doit lutter. L'attitude de son père ressemble néanmoins à celle des autres pères de Molière. Lorsque Cléonte, déguisé en Turc, demande la main de Lucile, M. Jourdain y consent volontiers. Reproduisons cette scène charmante (Acte 5, Scène 6) dans laquelle Lucile parle à son père:

M. Jourdain: Venez, ma fille, approchez-vous, et venez donner votre main à monsieur, qui vous fait l'honneur de vous demander en mariage.

Lucile: Comment, mon père! comme vous voilà fait! Est-ce une

---

(4) Molière. Oeuvres. 4,339.

(5) Molière. Oeuvres. 4,341.

comédie que vous jouez?

M. Jourdain: Non, non; ce n'est pas une comédie, c'est une affaire fort sérieuse, et la plus pleine d'honneur pour vous qui se peut souhaiter. (Montrant Cléonte) Voilà le mari que je vous donne.

Lucile: A moi, mon père?

M. Jourdain: Oui, à vous, Allons, touchez-lui dans la main, et rendez grâce au ciel de votre bonheur.

Lucile: Je ne veux point me marier.

M. Jourdain: Je le veux, moi qui suis votre père.

Lucile: Je n'en ferai rien.

M. Jourdain: Ah, que de bruit! Allons, vous dis-je. Ca, votre main.

Lucile: Non, mon père; je vous l'ai dit, il n'est point de pouvoir qui me puisse obliger à prendre un autre mari que Cléonte; et je me résoudrai plutôt à toutes les extrémités, que de... (reconnaissant Cléonte) Il est vrai que vous êtes mon père, je vous dois entière obéissance, et c'est à vous à disposer de moi selon vos volontés.

M. Jourdain: Ah! je suis ravi de vous voir si promptement revenue dans votre devoir, et voilà qui me plaît, d'avoir une fille obéissante. (6)

La ruse plaît bien à Lucile qui se voit délivrée de son père par l'imprévoyance de ce dernier. Elle n'hésite point lorsqu'elle découvre le moyen de conquérir le coeur de l'homme qu'elle aime et ne craint pas le déplaisir de son père. Il serait facile de citer le cas d'un grand nombre de filles qui tentent de duper certaines personnes dans la poursuite d'un but intéressé, mais il ne faudrait pas en multi-

plier les exemples.

Le rôle des jeunes filles est d'une grande importance dans l'intrigue des pièces: ces filles font ressortir plus clairement le caractère des autres personnages. La bonne Henriette des Femmes savantes, cette jeune fille admirable, se caractérise surtout par son jugement supérieur et son honnêteté invariable. Sa nature est tout à fait opposée à celle de sa soeur, vaniteuse et ridicule et des autres femmes savantes et frivoles. Loin de posséder les attitudes hautaines et orgueilleuses de Philaminte, Henriette a des vues raisonnables et modestes; en même temps, elle s'oppose par ses goûts pratiques aux idées romanesques d'Armande. Henriette, la vivante antithèse des femmes savantes, en toutes choses, contribue à relever davantage l'aspect bizarre de ces dames.

En face de ces gens qui affectent le savoir, Henriette fait ostentation de feindre l'ignorance, et ainsi, fait ressortir le ridicule des idées éducatives de Philaminte et d'Armande.

"Je sais peu les beautés de tout ce qu'on écrit,  
Et ce n'est pas mon fait que les choses d'esprit.

...

Les doctes entretiens ne sont point mon affaire;  
J'aime mieux à vivre aisement; et dans tout ce qu'on dit,  
Il faut se trop peiner pour avoir de l'esprit:  
C'est une ambition que je n'ai point en tête.  
Je me trouve fort bien, ma mère, d'être bête;  
Et j'aime mieux n'avoir que de communs propos,  
Que de me tourmenter pour dire de beaux mots..." (7)

Contre la vanité, l'orgueil et la sottise des femmes savantes, Molière présente dans la personne de Henriette, la simplicité, le na-

---

(7) Molière. Oeuvres. 11,441.

turel et la modération, qualités qui mettent en relief la sottise de celles qui sont déraisonnables.

Dans L'Avare, les manières et les intentions de la gentille Elipeu se présentent un contraste frappant avec celles de son père raisonnable, avare perdu dans son vice et négligent de ses devoirs familiaux. Elle aime Valère qui naguère a sauvé la vie de son père. En refusant de se marier avec Anselme que lui offre son père elle proclame fortement qu'elle se tuerait plutôt que d'épouser un tel mari; mais Harpagon persiste dans son entêtement. Plus tard, elle se sert d'accents d'une poignante éloquence en le suppliant de ne pas la livrer à l'homme qu'elle abhorre,

"Ne vous laissez point entraîner aux premiers mouvements de votre passion, et donnez-vous le temps de considérer ce que vous voulez faire...Prenez la peine de voir celui dont vous vous offensez. Il est tout autre que vos yeux ne le jugent; et vous trouverez moins étrange que je me sois donnée à lui lorsque vous savez que, sans lui, vous ne m'auriez plus il y a longtemps..."(8)

Mariane, aimée de ce tyran, ressemble fortement à sa future belle-fille; celle-là est douée de qualités rares de coeur et d'esprit. Mariane déclare à Cléante et à Frosine qu'elle doit de la considération pour sa mère qui l'a élevée dans une tendresse exquise et elle ajoute qu'elle ne pourrait pas se résoudre à lui causer du déplaisir. Son caractère est l'antipode de celui de son amant, Harpagon qu'elle déteste. L'auteur emploie une méthode convaincante pour illustrer l'inflexibilité du chef de famille dans les scènes où L'Avare ne s'attendrit pas devant les supplications de sa fille loyale et de la femme dont il est amoureux; le même effet se produit dans Le Misanthrope par un contraste amené entre la sincère Eliante et le bizarre Alceste.

---

(8) Molière. Oeuvres. Vol. 9, p. 303.

Comme celui-ci elle s'oppose aux affectations des gens de la société et déteste les subterfuges et les échappatoires. Elle dit à Célimène: "Je suis pour les gens qui disent leur pensée." (10)

Mais c'est aussi par le contraste qu'elle fait ressortir les éléments ridicules du caractère d'Alceste, Elle est attirée vers lui par une sorte d'admiration tendre; néanmoins, quand elle voit qu'il est perdu pour elle, elle a assez de flexibilité pour se résoudre à accepter la main de Philinte. Par sa conduite elle montre qu'elle possède la discrétion et le bon sens, qualités dont Alceste est entièrement dépourvu.

Le héros du Misanthrope, sincère et honnête, méprise la société dans laquelle il vit. Quant à Eliante, autant elle est clairvoyante autant elle est indulgente devant les défauts d'autrui. Différente d'Alceste, elle est sans illusions à l'égard de la nature humaine et ainsi sans amertume et sans raideur. On ne peut que juger irréprochable le caractère de cette jeune fille au point de vue social. Elle a l'âme tempérée à égale distance de la passion et de la sécheresse, et reste toujours maîtresse de sa parole; elle sait bien le moment où il faut se taire et laisser parler les autres. Quelle différence avec Alceste!

C'est par l'analogie et le contraste que notre écrivain relève en partie le côté ridicule et regrettable d'Alceste. Eliante joue un rôle tout à fait nécessaire dans cette grande pièce de Molière.

Quant à Célimène, elle nous donne le contraste le plus frappant du monde avec le caractère d'Alceste. Coquette, médisante, peu sincère, elle a tous les traits qui sont méprisés par Alceste. Molière nous y présente le blanc et le noir, et, opposée aux affectations et aux flirtations de Célimène, l'extrême pureté d'Alceste paraît même plus

---

(10) Vol. 7, p. 494.

immodérée. Dans les mots d'un critique français, c'est Célimène qui est "le point lumineux de la pièce." (11)

Le désaccord foncier entre cette jeune veuve et Alceste arrive à cause de la coquetterie extrême de cette âme malicieuse. Elle a l'intention d'être aimée de tout le monde et veut plaire dans le seul but de plaire. Non comme Alceste qui veut que l'amour soit une passion exclusive, Célimène n'y tolère aucune restriction et exerce sa diplomatie féminine à cette fin. Lorsque Alceste lui reproche ses infidélités elle répond à ses incartades en le raillant et réussit à le désarmer. Entourée d'admirateurs, elle se plaît à les étonner par l'esquisse de petits portraits de leurs amis, passe-temps en vogue au dix-septième siècle. Nous ne pouvons qu'applaudir ce talent merveilleux en nous rappelant les mots de Mascarille dans Les Précieuses ridicules: "Les portraits sont difficiles et demandent un esprit profond". (12)

Le portrait qu'elle fait de son amant Alceste exprime le véritable caractère de ce misanthrope. Alceste écoute et devient furieux en entendant les paroles de Célimène:

"Et ne faut-il pas bien que monsieur contredise?  
A la commune voix veut-on qu'il se réduise,  
Et qu'il ne fasse pas éclater en tous lieux  
L'esprit contrariant qu'il a reçu des cieux?  
Le sentiment d'autrui n'est jamais pour lui plaire;  
Il prend toujours en main l'opinion contraire,  
Et penserait paraître un homme du commun,  
Si l'on voyait qu'il fût de l'avis de quelqu'un.

---

(11) A. Tilley. Molière. Cambridge University Press, 1921. P. 182

(12) Molière. Oeuvres. 3,182.



L'honneur de contredire a pour lui tant de charmes,  
Qu'il prend contre lui-même assez souvent les armes;  
Et ses vrais sentiments sont combattus par lui,  
Aussitôt qu'il les voit dans la bouche d'autrui." (13)

A la fin de la pièce, Molière nous enseigne que l'on ne doit pas avoir recours aux excès dans toutes choses, car cela n'amène pas le bonheur. Enfin, Alceste est prêt à tout pardonner, mais à une condition que la jeune coquette n'accepte pas:

"...dans mon désert, où j'ai fait voeu de vivre,  
Vous soyez, sans tarder, résolue à me suivre...  
Célimène: Moi, renoncer au monde avant que de vieillir,  
Et dans votre désert aller m'ensevelir!

Alceste: Et s'il faut qu'à mes yeux votre flamme réponde,  
Que vous doit importer tout le reste du monde?  
Vos désirs avec moi ne sont-ils pas contents?

Célimène: La solitude effraye une âme de vingt ans:  
Je ne sens point la mienne assez grande, assez forte,  
Pour me résoudre à prendre un dessein de la sorte." (14)

Alceste se réfugie dans son désert loin des gens malhonnêtes, tandis que la jeune veuve demeure dans son monde brillant, seule, confuse, sans amis. Jusqu'au bout, le caractère de Célimène reste l'invariable antithèse de celui de son amant favori, et ainsi, nous comprenons plus clairement l'erreur d'Alceste, idéaliste défait.

Arsinoé, une Célimène vieillie, entre en scène. Rivale de la jeune coquette, Arsinoé est prête à lui disputer le coeur d'Alceste. A l'annonce de la venue de son ennemie, Célimène trace le caractère de

---

(13) Molière. Oeuvres. 7,441.

(14) Molière. Oeuvres. 7,502.

"cette femme", en attaquant sa pruderie, sa "franche grimace", et surtout sa jalousie. Elle n'a aucun amant ni aucune amitié pour ces femmes qui en ont. Elle affecte envers elles une vertu exemplaire et est toujours prête à leur faire la leçon.

Dès l'arrivée d'Arsinoé, les deux rivales s'attaquent et se lancent des harangues interminables, camouflant hypocritement leurs sentiments réels. Sous l'apparence de l'amitié, Arsinoé apprend à Célimène ce que disent "des gens de vertu singulière".

"Cette foule de gens dont vous souffrez visite,  
Votre galanterie et les bruits qu'elle excite  
Trouvèrent des censeurs plus qu'il n'aurait fallu,  
Et bien plus rigoureux que je n'eusse voulu.  
Vous pouvez bien p enser quel parti je sus prendre  
Je fis ce que je pus pour vous pouvoir défendre,  
Je vous excusai fort sur votre intention,  
Et voulus de votre âme être la caution." (15)

Célimène ne tarde pas à répondre: elle attaque vivement Arsinoé en lui divulguant ce qu'elle entendit discuter à son sujet de la part de "quelques gens d'un très rare mérite":

"Là votre pruderie et vos éclats de zèle  
Ne furent pas cités comme un fort bon modèle:  
Cette affectation d'un grave extérieur,  
Vos discours éternels de sagesse et d'honneur,  
Vos mines et vos cris aux ombres d'indécence  
Que d'un mot ambigu peut avoir l'innocence." (16)

---

(15) Molière. Oeuvres. 7,456.

(16) Molière. Oeuvres. 7,458.

Arsinoé a un penchant pour Alceste, mais il s'y mêle beaucoup d'amour-propre, car la conquête de cet homme, aimé de toutes les jeunes filles, serait un triomphe pour elle-même. Son esprit, fertile en ruses, soutient ses faibles appas dans sa poursuite de l'amour. Elle se voit néanmoins rebutée. Recourant ensuite à la vengeance, elle révèle à son amant perdu l'infidélité de Célimène et offre même de lui en donner la preuve incontestable. Jusqu'au bout, ce personnage se montre détestable, déraisonnable, peu honnête et ridicule. Dans cette Célimène vieillie qui n'a pas réussi à se marier et qui cherche sans succès son bonheur personnel, une forte attaque est dirigée contre la femme malhonnête, la femme que Molière déteste le plus: la coquette.

L'écrivain comique s'oppose aux folies et aux affectations des précieuses ridicules qui négligent leurs devoirs familiaux et oublient volontairement les événements "communs", auxquels tout être humain est sujet, c'est-à-dire, la naissance. Elles sont des filles qui n'ont aucun vestige de bon sens ou de raison. Leur seul désir est d'imiter les femmes aristocratiques et celles qui fréquentent les salons à la mode. Nous avons remarqué plus tôt, dans le chapitre "La Société Féminine au Dix-Septième Siècle", que les femmes bourgeoises, à cette époque, aspiraient souvent à former des salons et à se débarrasser des liens qui les attachaient aux hommes. Nous voyons, dans Les Précieuses Ridicules, deux jeunes filles, Cathos et Madelon, qui représentent fidèlement ces bourgeoises ridicules.

L'on devine que Cathos a été entraînée à la préciosité par sa cousine, Madelon. Suivant son exemple, elle s'élève contre la vul-

garité déplaisante du mariage et c'est Madelon qui expose, seule, la doctrine du Tendre. Nous entendons Cathos qui dit au moment où Jodelet paraît: "Pour moi, j'ai un furieux tendre pour les hommes d'épée." Madelon lui donne doucement son opinion: "Je les aime aussi, mais je veux que l'esprit assaisonne la bravoure." (17)

Ces précieuses ridicules contredisent toujours les inclinations de la nature humaine. Toutes les filles raisonnables de Molière approuvent le mariage, nous l'avons déjà dit, mais les femmes artificielles s'y opposent fortement. Cathos exprime l'opinion de Madelon et la sienne lorsqu'elle déclare à Gorgibus que, de son avis, l'état de vie matrimonial est tout à fait insupportable et qu'elle s'étonne de la vulgarité mutuellement acceptée par les époux.

Pour Madelon, l'esprit est le dieu auquel elle a voué un culte fidèle; elle exige que le langage soit raffiné et spirituel. Avec apprêt, elle fait la leçon à Marotte:

Marotte: Voilà un laquais qui demande si vous êtes au logis, et dis que son maître vous veut venir voir.

Madelon: Apprenez, sottise à vous énoncer moins vulgairement. Dites: "voilà un nécessaire qui demande si vous êtes en commodité d'être visibles"...Ajustons un peu nos cheveux du moins, et soutenons notre réputation. Vite, venez nous tendre ici dedans le conseiller des grâces." (18) (Sc. 6)

---

(17) Molière. Oeuvres. 3,197.

(18) Molière. Oeuvres. 3,172.

Plus tard, désirant des chaises, elle donne l'ordre suivant à Marotte:

"Vite, voiturez-nous ici les commodités de la conversation."

(Sc. 9) (20)

Sotte et orgueilleuse, Madelon est bien contre nature lorsqu'elle accable d'insultes son bonhomme de père:

"Mon Dieu, que vous êtes vulgaire! Pour moi, un de mes étonnements, c'est que vous avez pu faire une fille si spirituelle que moi."

(21)

et plus loin:

"J'ai peine à me persuader que je puisse être véritablement sa fille, et je crois que quelque aventure un jour me viendra développer une naissance plus illustre..."

(22)

Quelques années après la présentation des Précieuses ridicules, Molière nous montre que la préciosité chez les femmes n'était pas complètement disparue. Dans Les Femmes savantes, nous voyons Bélise, la dernière des précieuses et la pire; une Cathos qui a vieilli sans rien apprendre, ni rien oublier. Son esprit est entièrement déformé; elle se caractérise surtout par une absence de naturel dans ses idées et ses sentiments. A force de se consacrer aux exigences de ses facultés intellectuelles elle ne vit que de l'esprit; elle se met en colère lorsqu'on l'éveille et qu'on l'oblige de retomber dans la plate réalité. Elle donne la leçon à son frère dont la grossièreté l'irrite:

"Le corps avec l'esprit fait figure, mon frère;

Mais si vous en croyez tout le monde savant,

---

(20) Molière. Oeuvres. Vol. 3, p. 177.

(21) Molière. Oeuvres. Vol. 3, p. 169.

(22) Molière. Oeuvres. Vol. 3, p. 172.

L'esprit doit sur le corps prendre le pas devant." (23)

Semblable à Arsinoé du Misanthrope elle connaît bien les ingénieux détours des amants et comprend bien les déclarations indirectes ou silencieuses d'un homme amoureux: elle se garde, par conséquent, des amants déguisés.

Précieuse fausse, comme Cathos des Précieuses ridicules, elle se distingue par sa facilité à se pâmer d'admiration et de plaisir. Avant que Trissotin parle, elle se sent défaillir "par avance"; quand il commence sa conversation, il ne peut guère prononcer une seule phrase sans que les exclamations enthousiastes de cette vieille fille ridicule ne l'interrompent. Bien entendu, elle s'intéresse à tous les sujets scientifiques, discute les doctrines d'Epicure, étudie la lune, s'extasie devant les "repas friands" que les Trissotin offrent à son oreille.

Proche parente de Mme Pernelle de Tartufe, elle semble née pour faire la leçon à tout le monde. Elle démontre à Lépine, le petit laquais, les raisons pour lesquelles il est tombé par terre; elle donne librement des conseils à la servante Martine qui reste une élève incorrigible:

"Faut-il qu'avec les soins qu'on peut prend incessamment

On ne te puis apprendre à parler congrûment?" (24)

"Et je t'ai déjà dit d'où vient ce mot..." (25)

Molière nous présente <sup>une autre</sup> femme savante ridicule dans la personne d'Armande, soeur d'Henriette. En perdant le bon sens et la raison, Armande croit que la valeur de la femme s'affirme non dans la direction

---

(23) Molière. Oeuvres. Vol. 11, p. 406.

(24) Molière. Oeuvres. Vol. 11, p. 402.

(25) Molière. Oeuvres. Vol. 11, p. 403.

d'un foyer mais dans le mépris des sollicitations de la vulgaire matière et dans le raisonnement et la discussion des sujets intellectuels. Elle sait citer plusieurs dogmes d'Epicure et traiter les idées de Descartes. Fille de Philaminte, elle possède comme sa mère une fort bonne opinion des femmes en général et les défend autant que possible :

"C'est faire à notre sexe une trop grande offense  
De n'étendre l'effet de notre intelligence,  
Qu'à juger d'une jupe ou de l'air d'un manteau,  
Ou des beautés d'un point, ou d'un brocart nouveau."(26)

Clitandre aimait auparavant Armande, mais après une attente de trois ans il fixe ses attentions sur Henriette qu'il désire épouser. Cette apparente infidélité envers Armande blesse sérieusement non son coeur mais son amour-propre. Elle s'étonne que sa soeur puisse considérer ce "vulgaire dessein", mais plus tard demande à Philaminte, sa mère, si elle la sacrifiera aux voeux des amoureux. La surprise d'Armande est profonde, mais sa mère la console en la rassurant qu'elle a encore "l'appui de la philosophie". (27)

Armande est déjà vieille d'esprit bien que son corps soit encore jeune. Elle a adopté une attitude et une philosophie qui la fixent dans un pli définitif et qui lui donnent une raideur dont elle ne pourra jamais se défaire. Elle manquera toujours de tendresse, aura un orgueil dogmatique et sera toute sa vie peu indulgente, même un peu méchante.

---

(26) Molière. Oeuvres. Vol. 11, p. 428.

(27) Molière. Oeuvres. Vol. 11, p. 481.

De la complexité, de la variété des personnages féminins dans les pièces de Molière résulte une unité inattendue. Il est bien probable d'abord que Molière ait voulu exercer ses talents en peignant des filles de son époque. On note qu'ici, comme dans la peinture des mères, Molière a exposé toute une foule de personnages dont plusieurs sont dissemblables. Il nous présente la jeune et la vieille fille, il offre le portrait de la jeune fille raisonnable en son Henriette et de la jeune fille détestable en sa Dorimène du Mariage forcé. Une unité de dessin se manifeste dans toutes les oeuvres de Molière: celle de peindre tous les types de filles avec toute la souplesse du génie de l'auteur.

C'est toujours le côté raisonnable que soutient cet écrivain admirable. Il ne reste ni féministe ni antiféministe exclusivement, mais invariablement il prend le parti des caractères qui témoignent de jugement et de bon sens. Lorsqu'un père veut marier une fille sans son approbation, notre écrivain maintient la cause de la fille (L'Avare, Tartufe, Le Malade imaginaire). Pour ce qui est de l'éducation, Molière s'oppose à ces gens qui veulent régenter les filles et leur refuser l'avantage de s'instruire (L'Ecole des femmes); il attaque aussi ces gens peu raisonnables qui veulent que la fille soit instruite à l'extrême et qu'elle n'ait aucun égard aux droits et aux privilèges du ménage et du bonheur conjugal. (Les Femmes savantes).

Molière n'a aucune hésitation à mettre en lumière les attitudes sottes et les affectations ridicules de ces filles qui se perdent dans l'erreur, de celles qui ne se plaisent que dans l'imitation des femmes nobles. (Les Précieuses ridicules, Les Femmes savantes).



Molière, qui s'oppose à tout ce qui est contre nature, ne laisse échapper à son oeil de peintre suprême du genre humain aucun type de fille.

Il faut faire mention ici que les seuls moyens dont Molière se sert en attaquant les folies et les erreurs des filles comme de ceux de tous les gens peu raisonnables, c'est la satire. Apôtre du bon sens et de la raison, notre Jean-Baptiste Poquelin voulait améliorer la société de son temps, et cela, en plaisantant.

## CHAPITRE VIII

### CONCLUSIONS

Molière, peintre suprême de l'humanité, restera le contemporain des gens de tous les siècles: il nous présente un tableau exquis de la société, des moeurs et des passions de son époque, le dix-septième siècle. Dans ces tableaux, il mêle intimement la peinture fidèle de l'universalité et de l'humanité éternelle. Le génie facile, fort et fécond de ce grand écrivain comique donne à ses oeuvres un caractère de franchise, de fermeté et de fertilité que l'on ne trouve pas ailleurs. Ce qui le distingue surtout, c'est que, dans toutes ses oeuvres sans exception, il étudie la nature humaine, en elle-même, dans sa généralité de tous les temps.

Pour ce qui est de la femme, telle que présentée par Molière, il la défend contre tout homme qui veut violer ses droits: de se marier, de recevoir de l'instruction, de rechercher son bonheur personnel. Il affirme que la femme doit jouir de la liberté personnelle. Il se moque impitoyablement de la tendance de certaines d'elles à s'égarer du bon sens et de la raison: les précieuses ridicules et les femmes savantes. L'écrivain veut que l'on ne comporte toujours raisonnablement et socialement.

Chaque femme, chaque fille et chaque servante qu'il présente en scène sait habilement se servir de la ruse pour arriver à ses propres fins: aucune d'elles ne deviendrait ni bonne ami, ni fidèle compagne à cause de ses qualités peu désirables. C'est surtout après la représentation de La Princesse d'Elide que l'épouse de Molière se montre coquette; mais nous avons vu que l'écrivain connaissait bien ce trait presque universel du sexe féminin bien avant cela. Dans une de ses premières farces, il prête au valet Gros-René ces mots:

"La tête de la femme est comme la girouette  
Au haut d'une maison, qui tourne à premier vent.  
C'est pourquoi le cousin Aristote souvent  
La compare à la mer; d'où vient qu'on dit qu'au monde  
On ne peut rien trouver de si stable que l'onde." (1)

L'opinion de notre écrivain à ce sujet ne changea jamais jusqu'à son dernier souffle. Molière n'admirait point la femme. Il s'opposait certainement à son affectation et à ses entêtements ridicules, mais il plaignait aussi ses qualités innées, ses traits caractéristiques. Même ses jeunes filles, qui sont les plus aimables de tous les personnages féminins, se montrent peu honnêtes, rusées, vaniteuses, insolentes et médisantes. Nulle part dans ces gens<sup>ne</sup> trouve-t-on la courtoisie, la douceur ou le sens moral. Les seules femmes qui jouent un rôle digne d'éloge sont celles qui servent à relever le contraste avec un personnage qui se perd dans un vice. Celles-là, même, ont des qualités peu désirables. L'attitude de notre écrivain comique envers les femmes se résume dans ces mots peu polis de Gros-René:

"Car, voyez-vous, la femme est, comme on dit, mon maître,  
Un certain animal difficile à connaître,  
Et de qui la nature est fort enclin au mal:  
Et comme un animal est toujours animal,  
Et ne sera jamais qu'animal, quand sa vie  
Durerait cent mille ans; aussi sans repartie,  
La femme est toujours femme, et jamais ne sera  
Que femme, tant qu'entier le monde durera." (2)

---

(1) Molière. Oeuvres. 2,402.

(2) Molière. Oeuvres. 2,401.

BIBLIOGRAPHIE

LISTE BIBLIOGRAPHIQUE GÉNÉRALE

- Ashton, H., Molière. London: George Routledge and Sons, Ltd., 1930.
- Benjamin, René, Molière. Paris: Librairie Plon, 1936.
- Baumal, Francis, Le Féminisme Au Temps De Molière. Paris, Renaissance du Livre, 1923.
- Brunetière, Ferdinand, Etudes Critiques Sur L'Histoire De La Littérature Française. Sixième édition, huit séries; Paris: Librairie Hachette, 1910-1913.
- Caudwell, H., Introduction To French Classicism. London: Macmillan and Co., Ltd., 1931.
- Donnay, Maurice, Molière. Paris: Arthème Fayard, Editeur, 1911.
- Doumic, René, Le Misanthrope De Molière. Paris: Librairie Mellottée, S.D.
- Dussane, Un Comédien Nommé Molière. Paris: Librairie Plon, 1936.
- Duhamel, Raoul, Le Rire Et Les Larmes De Molière. Paris: Librairie Hachette, 1933.
- Faguet, Emile, Dix-Septième Siècle. Etudes Littéraires. Paris: Ancienne Librairie Furne, Boivin et Cie, Editeurs, S.D.
- Hémon, Félix, Cours de Littérature. Paris, Librairie Delagrave, 1919.
- Jourdain, Eleanor F., An Introduction To The French Classical Drama. Oxford, Clarendon Press, 1912.
- Lafenestre, Georges, Molière. Sixième édition; Paris: Librairie Hachette, 1909.
- Lancaster, Harry Carrington, A History Of French Dramatic Literature In The Seventeenth Century. 9 vols; Baltimore: The Johns Hopkins Press, 1929-42.
- Matthews, Brander, Molière. New York: Charles Scribner's Sons, 1926.
- Mauriac, François, Journal. 3 vols; Montréal: Les Editions Variétés, 1944.
- Moland, Louis, Molière Et La Comédie Italienne. Deuxième édition; Paris: Librairie Académique, Didier et Cie, 1867.

Peyre, Henri, Le Classicisme Français. New York: Editions de La Maison Française, Inc., 1942.

Rimbaud, Alfred, Histoire De La Civilisation Française. Douzième édition, 2 vols; Paris: Librairie Armand Colin, 1932.

Reynold, Gonzague de, Le XVIIe Siècle, Le Classique Et Le Baroque. Montréal: Editions de L'Arbre, 1944.

Rigal, Eugène, De Jodelle A Molière. Paris: Librairie Hachette et Cie, 1911.

Sainte-Beuve, C.-A., Portraits Littéraires. Nouvelle édition, 3 vols; Paris: Garnier Frères, S.D.

Smith, Horatio, Masters Of French Literature. New York: Charles Scribner's Sons, 1937.

Steinhauer, Harry and Felix Walter, editors, Omnibus Of French Literature. 2 vols; Toronto: The Macmillan Co. of Canada Ltd., 1941.

Tilley, Arthur, Molière. Cambridge: University Press, 1921.

#### HISTOIRES DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

Brunetière, Ferdinand, Manuel De L'Histoire De La Littérature Française. Sixième édition; Paris: Librairie Ch. Delagrave, 1913.

\_\_\_\_\_, Histoire De La Littérature Française Classique. Troisième édition, 3 vols; Paris: Librairie Delagrave, 1924.

Des Granges, Ch.-M., Histoire De La Littérature Française. Vingt-neuvième édition; Paris: Librairie A. Hatier, 1933.

Doumic, René, Histoire De La Littérature Française. Trente-troisième édition; Paris: Librairie Classique Paul Delaplane, 1915.

Lanson, Gustave, Histoire De La Littérature Française. Paris: Librairie Hachette, S.D.

Lanson, Gustave, et Paul Tuffrau, Manuel D'Histoire De La Littérature Française. Nouvelle édition; Paris: Librairie Hachette, 1931.

Mornet, Daniel, A Short History Of French Literature. C.-A. Choquette and Christian Gauss, translators. New York: F.S. Crofts and Co., 1935.

Nitze, William A., and C. Preston Dargan, A History Of French Literature. Revised edition; New York: Henry Holt and Co., 1930.

Saintsbury, George, A Short History Of French Literature. Seventh edition; Oxford: Clarendon Press, 1937.

Smith, Maxwell, A Short History Of French Literature. New York: Henry Holt and Co., 1929.

Strachey, Lytton, Landmarks In French Literature. London: Thornton Butterworth, Ltd., 1932.

#### ARTICLES

Benjamin, René, "Le Misanthrope", Conférencia, Paris, 15 juin 1924.

#### ÉDITIONS DES OEUVRES DE MOLIÈRE CONSULTÉES

Oeuvres Complètes de Molière. Ed. Louis Moland, deuxième édition, 12 vols; Paris: Garnier Frères, 1880-1911.

Oeuvres Complètes de Molière. Ed. Félix Lemaistre, nouvelle éd., 3 vols; Paris: Garnier Frères 1923-6.

Théâtre Choisi De Molière. Ed. Ernest Thirion, neuvième éd.; Paris: Librairie Hachette, 1915.

L'Avare. Paris: Librairie Larousse.

Les Précieuses Ridicules. Walter Dallam Toy ed.; New York: D.C. Heath and Co.

Les Précieuses Ridicules. éd. Andrew Lang; Oxford: Clarendon Press, 1884.

Le Bourgeois Gentilhomme. éd. F.W. Warren; New York: D.C. Heath and Co.

Le Misanthrope. éd. Charles A. Eggert; New York: D.C. Heath and Co.